

Emir Kamuran Aali Bedir-Khan
Adolphe de Falgairolle

Le Roi du Kurdistan

Roman épique Kurde

Collection « TRÉSOR DU SIÈCLE »



ÉDITIONS OPHRYS — GAP

Dépôt à PARIS — 51, rue du Sahel

LP. 6 EN 7001

LE ROI DU KURDISTAN

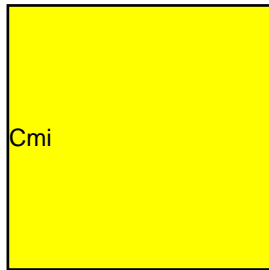
Roman épique Kurde



INSTITUT KURDE DE PARIS

ENTRÉE N° 604

09
BED



Préface

« *Le Roi du Kurdistan* » appartient au genre épique. Plusieurs versions de cette épopée nationale ont été produites à des époques différentes. Les Kurdes ignorent quel fut le premier auteur de ce merveilleux récit. Les 3.000 vers du poème classique remontent au Moyen Age. La destruction des bibliothèques et l'annihilation de la nation kurde ont fait disparaître les manuscrits originels. La copie sur laquelle nous avons travaillé est une leçon populaire conservée pieusement dans une des familles de troubadours kurdes qui gardent la tradition de la poésie populaire.

L'Emir Kamuran Bedir-Khan et moi avons d'abord éliminé de ci de là les vers d'un lyrisme poussant la description complaisante et enthousiaste jusqu'au pléonasmе. Nous n'avons point pratiqué de coupures franches, mais sacrifié un quatrain, un vers, un hémistiche, nous attachant à traduire une image caractéristique sans cependant la séparer de son ambiance. Les prodigalités de métaphore et du verbe dont se montre opulent l'auteur primitif dès qu'il s'agit de peindre des combats ou des palais, eussent lassé le lecteur occidental qui, attentif et raisonnable, n'a point besoin qu'un nouvel émerveillement vienne de proche en proche ranimer une attention que ralentissent les excès du climat ou l'indolence native des habitants de cette latitude. Aucune élimination n'a porté sur la psychologie des héros ou les événements sentimentaux. La naïve et rude poésie des images nous a fait envier de leur donner en français un reflet exact.

On remarquera que la logique du récit s'apparente extraordi-

nairement à un roman français. Quand on saura que nous n'avons pratiqué aucun interpolation, on comprendra que l'ethnologie n'est point seule à affirmer l'aryanisme du peuple kurde. Si, en effet *Le Roi du Kurdistan* rappelle les écrits orientaux par l'abondance des images et le besoin de magie de son texte authentique, il en diffère comme on le verra par la caractéristique même de sa poésie : on pourrait dire la nature verte à l'occidentale, un amour franc de la nature rurale, une prédominance pour ne pas dire une exclusivité d'images poétiques célébrant le jour, la haine du désert, enfin l'emprunt au Christianisme de termes et de noms propres. Un poème arabe eut, tout au contraire, célébré la nuit et ses constellations, le sable ingrat des immensités arides et une conception philosophique et morale purement mahométane, en tout cas sémite. Les Aryens kurdes, montrent par ce poème un parallélisme étonnant entre leur organisation militaire médiévale d'Emirs, de règles nobles du combat et notre Chevalerie. La représentation de la Croisade vue par les victimes, convaincra sans aucun doute le lecteur occidental que cette grande entreprise religieuse devint, lorsqu'elle se déroula sur les terres aryennes kurdes, c'est à dire à l'Est et au Nord-Est de notre actuelle Syrie, une guerre fratricide puisqu'entre hommes de la même race. Une différenciation importante entre la poésie kurde et la poésie arabe est, comme on le verra, l'absence absolue dans le poème, de tout traître. De même aucune ruse de guerre n'est employée. Le seul personnage qui rappelle par son caractère d'entremetteuse au fond d'une maisonnette blanche, les intermédiaires classiques des amoureux dans les Mille et une nuit, apparaît précisément au moment où le roman se déroule hors du territoire kurde. Il faut bien y voir la preuve d'abord de la dissemblance entre les Kurdes et les Arabes, ensuite de la tradition romanesque des procureuses dans la vie et dans la littérature arabes.

Si le lecteur qui attend une surprise étonnante à l'annonce d'un texte en une langue qui ne fait pas encore l'objet d'un enseignement à notre Ecole des Langues Orientales, éprouve quelque désillusion d'exotisme, c'est qu'il ne peut s'agir des mœurs de peuplades sauvages, mais au contraire de la peinture

de la vie de lointains parents des Occidentaux qui, autour du Mont Ararat, ont gardé malgré les plus horribles persécutions asiatiques, sous la protection bien souvent de belliqueux Européens, le plus pur idéal aryen.

Enfin, c'est la première traduction européenne d'un monument littéraire kurde.

ADOLPHE DE FALGAIROLLE

Les Croisés entrent au Kurdistan

Le monde était terriblement secoué. De pesantes nouvelles arrivaient de toutes parts. L'on disait que la terre commençait une nouvelle journée. Au pays des danses, des chants et de la musique, au Kurdistan, à travers des montagnes pleines de fleurs et de gazons, marchaient des colonnes de guerriers soumis à leur roi Shêzad. Elles suivaient un objectif arrêté et de grandes caravanes chargées de nourriture les accompagnaient.

On disait que des cavaliers habillés de fer, le visage masqué d'acier, étaient venus attaquer cette terre d'Orient. Le pays où volent des oiseaux aux ailes d'or, où des vents froids revigorent, où vont entre les jacinthes mauves des femmes au charme gracieux, était envahi. Le Roi dans son splendide palais de marbre, avait réuni tous les sages, les grands, les guerriers et ses nobles.

Des conseils de guerre se tenaient au delà des limites horaires habituelles. Les jardins heureux et joyeux, où des bassins d'ivoire libéraient des jets d'eau d'argent pur, afin qu'y courent en s'y trempant les doigts élégants des jeunes femmes, les jardins eux-mêmes étaient tristes comme une jeune fille morose.

Le rythme grave du pas des sentinelles avait pour écho les cris d'enfants bouclés qui échappent à la poigne de la tristesse.

Les réunions nocturnes prirent fin une nuit, où la lune dans son plein épanchait sa soif de lumière. Au matin, à l'heure où le paon du soleil faisait la roue, l'armée suivit le Roi, les princes et les chevaliers et se mit en route. Le paysage apparaissait si beau aux yeux des hommes qu'ils le croyaient nouveau. Mais des milliers de mères qui avaient cru que leurs fils demeureraient toujours enfants, les voyaient devenus guerriers. Et des milliers de femmes, non encore désaltérées d'amour, voyaient leurs époux s'éloigner. Tant de souvenirs, tant de foyers tièdes demeuraient derrière les hommes ! Mais ils ne regardaient qu'au devant d'eux, la gloire.

L'ennemi campait sur le plateau qui donne accès au pays de Pichder. Il était venu de loin, étant brave aussi, et prêt à arroser de son sang jeune cette terre étrangère. Et le Kurde devait lui montrer qu'il s'y était égaré.

Les forces kurdes comprenaient 260.000 hommes d'infanterie et 40.000 cavaliers, groupés par corps de 10.000. Tous, avec leur regard de feu, leur nez d'aigle, leur teint blanc, leurs moustaches châtaines, larges d'épaules, sveltes de taille, représentaient l'espoir et l'avenir du pays. Les quatre escadrons se divisaient suivant les couleurs de leurs montures : blanc, rouge, noir et isabelle. Tous armés de lances et de sabres recourbés. Un poignard dépassait leur ceinture. Un haut bonnet cylindrique était assujéti sur leur front par un foulard de soie. Quarante émirs et quatre cents nobles commandaient cette force. Chirnah avait envoyé ses colosses. Pichner ses guerriers courts et râblés. Des rochers de Motkan étaient descendus en avalanche les dragons redoutés, ces hommes dont on sait qu'ils jouent avec les ours. Des terres de Gilan aux vergers embaumés étaient venus les hommes souples que l'on compare à des faisans. Les gars de Dersim les avaient rejoints, qui sont

rompus à courir comme des chamois sur des pentes vertigineuses.

Le roi allait, précédé et suivi de mille cavaliers composant sa garde. Soldats de métiers, ils étaient vêtus, par groupe de 250, de tissus rouge, blanc, or et vert, composant ainsi le drapeau national dont ils portaient les couleurs au fanion de leur lance. Le rouge disait le sang valeureux et la guerre. Le blanc, leur propreté morale et leur amour de la paix. Ils reconnaissaient dans l'or le soleil qu'ils adorent chaque matin, et dans le vert leur communion kurde dans l'amour de la nature.

L'appareil du roi, luxueux et confortable, réunissait quatre tentes à douze mâts, faites d'un tissu de poils de chèvre, doublé d'une soie verte au plafond et de châles pour les parois. Une frise brodée aux ornements métalliques brillait. Les tendeurs étaient d'ivoire à l'intérieur et d'ébène au dehors. Des portières brodées de fils d'argent et d'or dessinaient des mosaïques. Dix porte-flambeaux de bronze à bracelet de cuivre rouge étaient affectés à chaque tente. Il fallait 120 chevaux pour porter le train royal. La suite du souverain disposait d'un grand matériel.

Des renseignements arrivèrent aux Kurdes. Ils dénombreaient les forces occidentales : 200.000 fantassins et 30.000 cavaliers. Leurs armures en faisaient une masse grise. Les seigneurs commandaient en vertu du pouvoir qu'ils exerçaient en Europe, sur une tête de pont, une région ou un fleuve.

Les Kurdes marchèrent dix jours. Ils parvinrent par un matin pluvieux et froid à des collines dominant le plateau qu'occupait l'ennemi. L'avant-garde prit position pour couper l'accès de cette hauteur. Les quatre tentes royales, trente tentes pour les nobles, et les nombreux abris des

soldats se dressèrent dans les ondulations du terrain. De voir cet ennemi venu jusqu'aux montagnes du Kurdistan, anima les cœurs.

Un premier Conseil de guerre fut tenu, dès l'après-midi, sous la présidence du roi. On y conçut que cette formidable armée des Croisés constituait un péril non seulement régional mais encore national et qu'il fallait en aviser tous les princes du Kurdistan. On s'y inquiéta du sort du pays au cas d'une défaite.

Quatre jours passèrent sans qu'aucun contact ait eu lieu entre les deux camps. Malgré la juste exaspération et l'inquiétude nées de la présence de cette armée étrangère, les Kurdes ressentaient un malaise à l'idée de devoir les attaquer. La plus forte des traditions leur recommandait de respecter tout étranger et de lui être agréable. Mais l'agressivité de ceux-ci les contraignait à les tuer. Les Kurdes en éprouvaient une immense amertume, tout en reconnaissant la bataille inévitable.

Le cinquième jour, sur le côté droit de la route qui va vers Pichder, à l'orée d'un bois de saule, éclata le premier combat singulier. Peu après le lever du soleil, un chevalier ennemi monté sur un cheval blanc s'était mis à parcourir le terrain avec une désinvolture provoquante. Depuis sa tente, le roi contemplait la contrée. Apercevant de ses propres yeux cet ennemi qui le défiait, il se tourna vers les princes et leur dit :

— Qui de vous va, le premier, mettre la main à l'épée ?

Le prince de Baziyan, le plus jeune de tous, un chevalier fervent et qui désirait acquérir des titres de gloire pour s'en parer aux yeux de sa bien-aimée, s'offrit sur le champ. Sautant à cheval, il courut sus au chevalier ennemi.

Une démonstration ouvrit le prélude du combat. Chacun

cherchait à évaluer la monture et la technique de son rival.

Ce voyant, dix cavaliers de chaque camp vinrent se ranger derrière leur compatriote et assistèrent à la lutte sans merci engagée entre leurs deux champions. Leurs gestes et leurs parades, leur façon de manier le sabre, la fougue de leur élan indiquaient qu'il s'agissait de jeunes chefs. Les chevaux se dressaient et leurs bouches écumantes, ajoutaient à l'humeur combattive de leurs cavaliers.

Le prince de Baziyan, surnommé Brume-des-Défilés, portait, à la façon kurde, une cuirasse sur le thorax. Son dos restait découvert. Quel ennemi eut jamais pu frapper de dos un Kurde vivant.

Les coups de sabre se chevauchaient. Le dernier porté par Brume-des-Défilés sur la gorge du Croisé, le renversa. Car l'acier kurde coupe même le fer.

Un deuxième Occidental vint remplacer le mort. Malgré son succès, le prince de Baziyan ne commit aucune imprudence orgueilleuse. Il affronta le deuxième adversaire. Celui-ci, poussé par le courroux, né de la présence du cadavre de son ami, attaquait sans ménagement. Il ne s'écoula pas longtemps avant qu'il ne succombât à son tour.

Un troisième, puis un quatrième Croisé succédèrent au second mort. Quand le soleil ferma son grand œil rouge, la trêve nocturne sépara les combattants. Brume-des-Défilés, entouré de ses pairs, se présenta au roi. Le monarque s'écria :

— Tu as gardé l'honneur du sabre kurde.

Les hostilités commençaient, pour les Kurdes, sous d'heureux auspices. Aussi les flutes et les tambours célébrèrent-ils, dans la nuit, le succès de leurs ames.

Puis les guerriers s'endormirent sous le ciel constellé, et chacun y discernait le souffle de sa bien-aimée.

II

Comment Kégan était partie à la croisade

Les guerriers d'Occident connaissaient de semblables pensées. Certaines avaient même chez eux provoqué des débats.

La Croisade avait demandé pendant des semaines et des mois, une longue préparation dans le royaume d'Occident sous la direction du Roi, et avec la collaboration des châteaux. Richard trouvait difficilement dans cette agitation, un moment favorable pour parler à sa fiancée de ce qui tourmentait son cœur. Ce grand guerrier dont les exploits avaient rempli les années, gardait un cœur naïf de héros. De doux rêves d'amour emplissaient son âme.

Un jour, revenant du jardin et débouchant dans le couloir du palais, il avait rencontré Kégan. Or un amour terrible le poussait depuis cinq ans, vers cette princesse, sans qu'il ait jamais pu dominer sa passion.

Le chevalier eut l'impression, ce matin, que Kégan avait une physionomie avenante et le geste encourageant. Il la prit par la main et plongeant son regard dans les yeux profonds de la jeune fille, il pensa : comme il sera difficile de conquérir cette jeune fille !

Les aïeux de Kégan dormaient dans des lits reposant sur les couronnes des rois vaincus. On l'avait bercée des

exploits des hommes de sa lignée. L'histoire de sa famille était l'histoire même des gloires de son pays. Elle n'avait jamais ouï dire qu'un de ses aïeux eut été vaincu. Or, pour la première fois, on mandait que les armées dépêchées par le trône venaient d'être battues. Kégan aimait la vie, la beauté et l'amour, mais ce qui touchait le plus son cœur était l'amour de son pays, l'orgueil, la conscience de la valeur de sa race et la lumière que répandait la possession de la plus grande couronne d'Occident.

Beaucoup de valeureux guerriers, souvent, avaient pensé, en la voyant aux côtés du roi son père, à pied ou cheminant à cheval, que d'elle l'on pouvait beaucoup attendre. Quoiqu'encore jeune fille, elle ressentait pour son pays l'immense amour que seule une mère peut éprouver. Malgré qu'elle eut un cœur tendre, elle n'avait jamais témoigné de répugnance à marcher parmi les cadavres des ennemis sur les champs de bataille. Et ses petits pieds avaient déjà foulé du sang humain. Malgré qu'elle eût vu à peine dix-neuf printemps, de nombreux princes des royaumes voisins avaient déjà demandé sa main. Elle choisit pour fiancé Richard qui, à défaut d'être de très haut lignage, avait une grande noblesse de cœur.

Richard, éprouvé par huit guerres, avait été quatre fois blessé. Il avait apporté lui-même les lauriers de ses exploits au Roi en personne. Mais malgré toute l'estime que Kégan éprouvait pour Richard, elle repoussait l'idée d'un mariage immédiat, se contentant de demeurer fiancée. Elle différerait le don d'elle-même jusqu'au jour où serait effacée la tâche apportée au drapeau national par la récente défaite. Elle voulait pouvoir célébrer en même temps le festin de son mariage et celui du triomphe.

En rencontrant Richard dans le couloir du palais paternel, Kégan fixa avec ténacité les regards du jeune homme. Reconnaissant dans les yeux du guerrier, que l'amour et le désir projetaient vers elle leurs flammes, elle le crut plus épris d'elle que de son devoir, et que l'amour faisait oublier au jeune homme une honte militaire récente. Et elle en éprouva infiniment d'amertume. Mais elle se tut.

De sa main fine, elle écarta le chevalier et gagna le jardin.

Le soir, comme elle s'assit aux côtés de son père, celui-ci lui fit part du désir exprimé par Richard : recevoir de sa bouche royale l'autorisation à leur mariage. Le monarque confessa que cette sollicitation lui paraissait raisonnable et qu'il devait accorder cette faveur à un homme envers qui la couronne avait déjà tant de gratitude. Kégan s'étonna. Comme elle était habituée à ne jamais cacher ses sentiments, appuyant de ses yeux d'astres son regard sur son père, elle lui dit en un élan fougueux :

— Sire, je pense qu'une seule question doit nous occuper, c'est la victoire de notre armée prête à partir pour l'Orient.

Le Roi était accoutumé de considérer sa fille comme un conseiller et de mettre à profit sa fine intelligence. Il retrouvait en ses propos rapides et directs l'hérédité de son père, son prédécesseur sur le trône.

En ces premiers jours de printemps, Richard avait raconté à sa fiancée, au cours d'une promenade sous les arbres du jardin royal, que les préparatifs de l'armée étant achevés, celle-ci pourrait partir à la fin de la semaine. Ce fut pour Richard le motif d'une constatation : jamais les mots d'amour qu'il lui avait dits dans leurs entretiens précédents, n'avaient éveillé l'attention qu'elle prêta dès ce moment à sa conversation de guerrier. Il jugea

que Kégan était faite pour les flammes qui engloutissent et dépassent les forteresses, pour ces vols de cavaliers courant comme des foudres sur une plaine verte, et pour les masses des combattants descendant des pentes comme des nuages noirs. Kégan lui posait des questions détaillées, le laissait s'expliquer sur différents points de l'armement et de la préparation de l'expédition. Mais le cœur de Richard tout en parlant de la guerre, demeurait fixé sur l'amour. Et l'amour qui nous donne des possibilités et des espoirs infinis, lui fit entrevoir dans un éclair, que Kégan ne pouvait pas demeurer insensible à son propre sentiment. Sa faiblesse à lui, consistait à ne pouvoir point trouver le défaut de la résistance de la princesse. Soudain, Richard lui dit :

— Kégan, accepte de devenir ma femme et accompagne-moi à la guerre. T'ayant à mes côtés, je serai plus fort.

La couleur d'une rose caressa les joues de la jeune fille et elle eut un rire doux, pour lui répondre :

— Tu sais que tu es l'homme que j'ai choisi. Tu ne manques ni de cœur ni de courage. Tu me fais deux propositions. Et je suis sûr que tu es dans l'anxiété que je les repousse. Je vais te donner une nouvelle preuve de mon affection. Je t'offre d'accepter une seule de tes propositions. La deuxième. Tu as raison. quand je serai près de toi, t'ayant sous mes yeux, tu feras mieux ton métier.

Ces mots de fer avaient été dits sur un ton décisif. Le chevalier pensa que le seul fait de l'avoir avec lui, représenterait un bonheur. Certes, la route était pleine d'inconnu, de mystère et de dangers, mais pour Kégan que signifiaient ces choses ? Richard connaissait la force et l'endurance de la jeune fille. La princesse ajouta :

— Tu as l'habitude de solliciter pour ta personne des

grâces à mon père. Demande-lui la permission que je t'accompagne en Orient.

Le Chevalier rougit et se tut.

**

Le lendemain, une grande chasse était organisée et le Roi y prenait part. Richard, profitant des plaisirs de la chasse et d'un moment de bonne humeur du Roi, lui exposa le désir de la princesse. Le monarque estimait ce chef à qui il avait confié le gouvernement de son armée et qui avait su placer sous ses ordres tant de princes de son royaume. Il lui répondit :

— L'honneur de ton pays et le honneur de ton cœur t'accompagneront comme tu le mérites.

Et, pour la première fois, le Roi attirant à lui Richard l'embrassa.

Le bruit se répandit vite dans la ville que Kégan allait accompagner Richard dans la grande Croisade. On savait la valeur de la jeune princesse et nul ne s'étonna qu'elle eut désiré prendre part à la guerre. Kégan était née pour nourrir des épopées et faire l'Histoire.

Le jour du départ, toutes les rues de la cité par où devait partir Kégan étaient couvertes de fleurs. Tout le pays était présent. Le peuple s'enorgueillissait de savoir que la famille royale possédait une jeune fille aussi valeureuse. Montée sur coursier caparaçonné de pourpre, Kégan quitta le pays où ses aïeux régnaient depuis mille ans.



III

Apparition d'un guerrier redoutable

Seuls, les mots de passe qu'échangeaient en se relevant les sentinelles kurdes, rompaient le calme monotone et noir de la nuit. Un nouveau matin commençait, sans l'accompagnement joyeux des chants des coqs, ni l'aboiement des chiens, ni le meuglement des bestiaux. Très haut dans le ciel, au-dessus des humains, les aigles planaient. Et les corbeaux agaçant les hommes par leurs croassements, se déplaçaient de leurs ailes moirées.

Très loin, au fond de l'horizon, de même que sur une terre noire s'épanouissent des fleurs multicolores, les rayons du soleil s'ouvraient. Dans ce vaste temple de la nature, les guerriers kurdes, déjà debout, adoraient l'astre levant.

La lumière effaçait le règne ombreux de la ruse et de la trahison, et le soleil montrait son visage frais. Les montagnes dont le blanc se mélangeait au bleu du ciel, révélaient leur neige. Les dix chevaliers kurdes qui avaient assisté, la veille, au combat de leur pair, le prince Medjd, se présentèrent devant le roi dans la splendeur de leurs vêtements, suivis de leurs gardes tenant leurs chevaux par la bride. Ils s'inclinèrent devant leur souverain et attendirent qu'il leur parlât.

Le monarque, qui avait loué grandement le courage de Medjd, comprit, en le voyant auprès de lui, qu'il comptait encore se battre ce matin-là. Il pris d'autant plus ce sacri-

fi ce qu'il savait Medjd amoureux et qu'il n'ignorait pas que le jeune homme n'avait encore jamais goûté le plaisir d'amour.

D'autre part, le roi tenant à conserver ce guerrier, estimait que Medjd ferait un sacrifice suffisamment méritoire en cédant sa place à un autre. Mais le héros d'hier considérait que sa victoire de la veille ne représentait pas un cadeau digne de son aimée et dans l'ardeur de son âge et la confiance qu'en son bras lui donnait son succès, il sollicita de rentrer en lice.

Pensif, le roi différait sa réponse. Ses yeux se portaient vers le camp ennemi où se montrait une assez vive agitation. Les rayons du soleil faisaient fumer la terre comme s'ils l'avaient brûlée. Tandis que le roi, taciturne, contemplait la splendeur de la nature achevant de s'éveiller, Medjd au lieu du monde extérieur voyait en lui le sourire de sa bien-aimée et il attendait que tombâssent des lèvres de son souverain des ordres décisifs.

Le roi mit fin à son impatience par ces mots :

— Tu es dans la situation d'un homme que l'on doit remercier d'avoir fait tout son devoir. Je sais ton courage, ta générosité et ton amour sans limites. Hier, tu voulus provoquer le premier Croisé pour montrer à l'ennemi qu'on n'attaque pas vainement le foyer des Kurdes. Je te renouvelle mon autorisation. Sois prudent, garde ton sang-froid, et n'oublie pas qu'en te défendant, tu défends le noble amour que tu portes en ton cœur. La vie nous est nécessaire pour que nous ne mourrions qu'au lieu où nous devons mourir.

Medjd et ses dix compagnons, montèrent sur les coursiers et prirent la direction du champ de combat.

Ils n'y étaient pas encore arrivés que, du camp ennemi, une force de même nombre se lança à leur rencontre.

Medjd les discerna au moment où ils passaient près d'un boqueteau. Dans l'ombre arrondie, leurs armures d'un gris tirant sur le jaune, se dressaient merveilleusement sur de grands chevaux noirs. Les deux groupes se firent face sur le gazon épais émaillé de fleurs sauvages. La lumière et l'air diffusaient tant de pureté et de sérénité qu'il était difficile de penser que des hommes allaient se tuer. C'était pourtant ce qui devait se produire et il n'y avait point à s'insurger là-contre ; car l'homme valeureux est né pour mourir sous le sabre ; et le béliet fut créé pour le couteau.

Deux mains se portèrent naturellement à la garde du sabre et, en deux éclairs, déchirèrent le calme. Deux serpents sifflaient-ils ?

Quoique la guerre eut été déclarée, et qu'elle signifie la mort, pour décider le cœur humain au meurtre, il faut créer une ambiance. L'homme qui tue avec sang-froid est un lâche.

Et c'était ce sentiment qui, dirigeant les armes, leur faisait dessiner des moulinets d'abord inoffensifs.

Le jeu ne pouvait se borner à ces bagatelles. Les deux hommes s'attaquèrent. Des coups, qui avaient d'abord léché les armures, se transformèrent en des coups tentant de tailler. Il ne se passa pas une demie heure avant que Medjd eut tué le premier cavalier, dont le cheval, effrayé, retourna au camp.

Quatre autres cavaliers eurent le même sort. Le soleil commençait à quitter le zénith.

Mais le cinquième parut redoutable. Il montait un cheval particulièrement agile, et donnait des coups si terribles qu'ils secouaient Medjd jusque dans son cœur. Pour la première fois, le jeune émir entrevit qu'il pouvait être frappé sans revoir sa bien-aimée. Ce fut dans cet instant qu'en

voulant attaquer son adversaire par le flanc, il en reçut un coup de sabre sur la tête qui le jeta par terre, ensanglanté. Et il mourut parce que la mort n'aime pas qui l'aime mais frappe qui la redoute. Or Medjd, une seconde, l'avait admise.

Le premier chevalier kurde était tué. Une flamme d'amour éteinte.

*

**

Sept chevaliers, l'un après l'autre, s'essayèrent en vain, l'après-midi, à venger Medjd. Le huitième, le prince de Chingale, affronta ce redoutable ennemi. Une lutte terrible commença. L'adversaire montrait d'incomparables qualités de bravoure. Il dominait avec la même virtuosité sa monture et son épée. Du sang coulait de la tête des chevaux sur leur poitrail. Comme en vertu d'un accord mutuel, dicté par la pitié pour leur coursier, ils mirent pied à terre.

Les autres cavaliers Kurdes admirant ce Croisé, oubliaient devant cette bravoure, la mort de leurs compagnons. La lutte à pied apporta le saisissement d'un spectacle plus à niveau et l'on vit les coups de sabre rapprocher les adversaires en un corps-à-corps. Le ciel devenait noir. De grandes gouttes d'eau tombaient. Entre la pluie et la terre sombre se dressaient ces deux hommes, luttant sans arrêt, sachant que des deux, un seul pourrait demeurer sur place.

On vit soudain s'affaiblir les coups d'estoc du Croisé. On eut l'impression qu'une blessure à l'épaule devait diminuer son énergie. Le Kurde lui porta des coups précipités qui le firent chanceler et tomber dans un fossé où les avait conduits la dispute pied à pied du terrain. A l'instant où le Croisé s'écroula, une déchirure dans le grand nuage sombre laissa passer un rayon. Il devint évident que l'astre voulait ensevelir le héros dans un linceul de soleil.

Le combat de la deuxième journée avait pris fin. On se sépara de part et d'autre.

**

De nouveaux combats, de nouvelles actions héroïques, remplirent cinq journées.

Si l'oubli ne devait recouvrir les corps des héros, la mémoire s'émerveillerait de voir où la vaillance peut porter l'homme. Un calme terrifiant présida à la seule dispute des sabres. Le huitième jour, les Kurdes se trouvèrent devant un ennemi qui dépassait tous ses prédécesseurs.

C'était un Croisé aux gestes courts, portant des coups rudes. Son attaque signifiait pour qui la bravait, la défaite. Le premier guerrier kurde qui l'affronta était le chef de Hakari, dont les exploits avaient rendu célèbre sa contrée. Il se rendit compte qu'il avait en face de lui un ennemi comme il n'en avait jamais connu, et qui, tel le feu, brûlait quand on le touchait.

Les Kurdes remarquèrent un détail dont ils n'arrivèrent pas à tirer la conséquence : ce Croisé était apparu, flanqué non pas de dix mais de onze chevaliers.

Le Roi des Kurdes qui, la veille, s'était rendu à proximité du champ de combat sur une éminence, avait repris son poste d'observation au moment où ce fameux Croisé parut. La lutte acharnée, comme un feu en pleine force, jetait des étincelles. Les cavaliers se trouvaient entourés d'une lueur rouge qui reflétait leur courroux. Yado inégal à son adversaire, malgré son zèle, fut emporté d'un coup.

Ses dix compagnons eurent le même sort. Amère obligation pour les Orientaux de devoir envoyer un deuxième groupe alors que celui des Croisés demeurerait intact !

Le Roi des Kurdes ne put en supporter davantage et dit :

— Cette fois, c'est à moi qu'il va répondre.

Accompagné de son frère cadet et de neuf autres émirs, le souverain descendit sur la place. Ils étaient à peine parvenu sur le terrain que son jeune frère se jeta sur le Croisé.

Le corps à corps dura peu. Le Kurde est abattu. Le roi s'avance.

Une masse importante de cavaliers, ce voyant, vient se concentrer dans le voisinage. Du camp ennemi aussi des guerriers avancent. L'engagement va changer d'aspect. Non plus deux guerriers, mais deux peuples, vont se combattre. Les Kurdes se demandent si c'est le roi des Occidentaux qui bataille. Dans le cas où leur propre monarque succomberait, devraient-ils encore respecter l'honneur de la guerre ?

Les deux antagonistes ne pensaient plus à donner des coups mortels, mais au contraire, poussaient à bout leur prudence pour s'assurer de voir la fin de l'engagement.

Sous un choc le Croisé inclina la nuque. Les cœurs kurdes, présageant le dénouement, immobilisèrent leur battement. Le Croisé était intact. Sous un deuxième assaut, le cheval de l'Occidental tomba sur le sol et son cavalier sauta à temps. Le Roi Kurde s'apprêtait à combattre, aussi, à pied. Mais alors un jeune guerrier du groupe des Croisés, sauta à bas de sa monture et vint l'offrir à son compagnon désarçonné.

Cet incident avait ébranlé le Croisé. Il fléchit. Il ne tarda plus, blessé, à tomber sur le gazon.

Le roi n'eut pas à attendre longtemps. Le Croisé qui avait cédé son cheval au fantassin involontaire remonta sur son coursier et vint le défier. Cette substitution d'adversaire, alors que le précédent n'était pas mort, renversait les principes de la guerre kurde. Mais ce n'était point l'heure

d'examiner cette entorse aux coutumes. Le roi considéra la taille mince, la sveltesse frêle du nouveau venu. Il reconnut au maniement du sabre une inexpérience et dans sa tenue une ignorance de la tactique. Les gestes trahissaient autant de courage que peu de ménagement de sa personne. Mais pour être sûr de tuer, il faut se conserver vivant. L'idée de la jeunesse de ce combattant attrista le roi des Kurdes qui venait de perdre son jeune frère. Au lieu d'attaquer, il se borna à se défendre, contrairement à ses habitudes. Le jeune Croisé dans son exaltation décrivait de si vastes orbés qu'il s'éloigna du champ de combat et entraîna son antagoniste près de la forêt. Il ne s'agissait pas d'une dérobade par peur ou d'une indécision tactique, mais d'irréflexion. Le Croisé fatiguait sans raison son coursier alors qu'il eut dû le ménager pour influencer sur l'issue du combat. Les Kurdes qui savaient que ce n'était pas là, la façon habituelle à leur roi de faire la guerre, et ayant vu quelques instants avant quelle éloquence et quel pouvoir il donnait à son sabre, s'étonnaient. Le jeune Croisé, n'écouter toujours que sa fougue, continuait ses attaques. Le Roi estima que son habileté à se défendre et sa maîtrise de l'épée, n'empêcheraient pas ce jeune exalté de devenir dangereux. Il lui donna un coup décisif et le fit tomber de cheval.

Pour la deuxième fois dans la même journée, l'ennemi fit un geste inadmissible. Les Croisés, au lieu d'attendre la fin du duel accoururent au galop. Les Kurdes à leur tour se portèrent en avant et une lutte sans merci s'engagea entre les deux groupes.

On avait le sentiment que si le fer n'eut pas été suffisant, ils eussent, pour se venger les uns des autres, employé leurs dents.

Les grands malheurs passent vite. Peu de temps s'écoula avant que les deux partis n'aient alimenté une mare de

sang. La place se vida de combattants valides. Or que devient une place de guerre, même pleine de cadavres et de blessés, lorsque plus un sabre n'y luit ?

Le vacarme apaisé, le roi, demeurait seul, devant ce jeune guerrier allongé sur terre comme un mort, mais sans blessure apparente. Le roi pensa que si l'ennemi avait manqué aux règles de la chevalerie suivies jusqu'alors par lui avec un respect mystique, s'il avait perdu la tête de la sorte, c'est qu'on venait de lui abattre un des plus importants de son armée. Le souverain se demanda : s'agit-il du fils du commandant en chef ? ou du roi des Croisés ?

— Serait-ce — se dit-il — le dernier espoir d'un vieillard à cheveux blancs ? La lumière d'un trône ? Ou le rejeton qui fera vivre une dynastie ?

Ces idées se suivaient en lui comme les hirondelles se poursuivent l'une l'autre.

Le roi, angoissé, se demanda si le Croisé n'était pas mort et si lui, souverain des Kurdes, ne venait pas de mettre fin à une dynastie.

— Comme ce serait triste !

Il se pencha sur le Croisé et lui arracha son casque.

Un saisissement le prit. Le Roi avait envisagé toutes les hypothèses que peut former un guerrier sur le champ de bataille, mais jamais il n'avait prévu ce qu'il voyait.

Ce guerrier fougueux, vrai morceau de feu, était une fille, belle comme une fée, blanche comme la neige fraîche sous la lumière de l'aube, et tendre plus qu'une feuille de rose. Cette jeune fille à la tête d'or, parmi ce sang, ces soldats tués ou blessés, et l'acier rompu, paraissait un miracle !

Le visage du roi changea. Il oublia presque qu'il se trouvait sur un champ de bataille. Une femme nous distrait des

plus grands malheurs et des plus amères souffrances. Le roi pensa aux héros que chantent les poètes puis qui se perdent dans les pages de l'Histoire, et aussi aux femmes si belles dont parlent les contes et qui ensuite se mêlent aux anges. Lui qui depuis dix années avait connu malheur et bonheur, rires et larmes, il sentit pour la première fois une émotion gagner son cœur. De quel grand amour cette jeune fille allait-elle être le principe ? Dans l'ombre de quel palais et sous quel jardin coloré avait-elle grandi ? Une terreur le prit à l'idée que cette rose jaune, il aurait pu, lui, la transformer en une fleur de néant. Ce guerrier qui adorait son sabre, en eut soudain horreur. Dans quel pays une mère pourrait-elle mettre au monde une enfant plus belle ? Quel berceau avait pu balancer ce corps ? Quelle berceuse bercer les rêves d'un être plus innocent ? Dieu sait combien de jeunes hommes avaient perdu la vie pour elle et combien de sabres avaient pour elle perdu leur éclat ? Quelle somptuosité dans ce corps étendu, les bras en croix, endormi maintenant parmi les flaques de sang de la bataille ?

Était-ce un astre tombé ?

IV

La Fière Captivité de Kégan

Kégan, prisonnière, fut conduite chez les Kurdes. Installée sous une tente isolée, pour la soustraire aux bruits du camp, Sherzad veilla à ce qu'elle put s'y reposer confortablement. Lassée par la lutte, elle s'endormit presque aussitôt.

Le Roi Kurde, quoique dans sa trentième année, avait eu une vie emplie de mille événements et de guerres supportées pour la liberté de son pays. Cet homme aguerri, ne put se contenir ; deux larmes tombèrent sur ses joues.

Des guerriers sans peur à qui le destin donna, au moment d'un péril de mort, une superbe éloquence, ne peuvent-ils pas, par timidité, perdre la parole devant une femme ? Le roi oublia la richesse de ses palais, la force de son pouvoir, la gloire et l'honneur de ses heures de guerre et il lia sa destinée au moment où ces deux yeux féminins se rouvrirent. Ni une couronne sur une tête, ni un diamant sur une bague, ni un diadème sur un front blanc et haut, ne pouvaient égaler la beauté de cette fille sertie de fer.

Le bonheur ou malheur du monarque dépendait maintenant du signe de vie qu'allait donner, ou refuser, cette jeune fille. Son cœur et son esprit ne pouvaient plus se détacher de ce beau visage qui apportait une pareille beauté au seuil de la mort.

La jeune fille ouvrit ses yeux. Un poète lui-même n'au-

rait plus eu qu'à se taire. Le roi des Kurdes aida la jeune fille à se lever, la plaça sur son propre cheval où il monta, et l'amena au camp.

*
**

Des deux côtés des forces s'avançaient. Avant qu'elles aient pu se rencontrer, deux cavaliers, un Croisé et un Kurde se détachèrent. Le Croisé proposa une trêve de deux jours. Il parlait admirablement le kurde, habitant depuis trois ans le pays. On transmit son offre au roi qui l'accepta.

La nuit vint et un grand conseil de guerre fut tenu dans le campement kurde.

On y jugea que tout ce qui venait de se dérouler le jour même, tenait de l'extraordinaire et l'on convint de prendre des mesures de précaution. Les flambeaux éclairaient les rouges et graves visages des kurdes soucieux. On décida de se renseigner sur l'attitude de l'ennemi, de fortifier tous les passages. Quant à l'attaque générale, on pensa qu'elle ne devrait pas avoir lieu sur ce terrain trop pratiqué par les Croisés. Il était préférable d'attirer l'ennemi vers l'intérieur, jusque dans la région escarpée qu'il ne connaissait pas étant donné surtout les preuves de nervosité qu'il avait manifestées dans la journée et son manque de sang-froid par trop visible. Sur ces entrefaites, on reçut des courriers rapportant la réponse des émirs.

Tous considéraient que les libertés du pays étaient menacées par cette invasion. Ils venaient, pour y parer, de lever des forces nouvelles. Ils faisaient savoir que des troupeaux de bétail franchiraient les montagnes, pour le ravitaillement des soldats.

A l'issue du conseil de guerre, le roi rentra sous sa tente où la jeune prisonnière se reposait, allongée sur un épais

matelas recouvert d'un tapis. Le roi, ayant à nouveau regardé ce visage, constata qu'il pourrait le revoir mille fois sans s'habituer à sa splendeur. Malgré que cette jeune fille fut, depuis plusieurs heures déjà, sa prisonnière, il remarqua sa dignité et sa fierté qui disaient l'habitude dominante d'une dynastie. Quoique le pays kurde est réputé pour posséder les plus beaux yeux d'Orient, le roi admira ses yeux aux si longs cils que la nature ne pourrait plus se répéter en essayant d'en créer de pareils.

Elle parlait un kurde heurté mais avec tant d'intelligence qu'elle donnait l'impression de l'éloquence, en cette langue si belle que Dieu lui-même l'a parlée.

Après s'être assuré que son hôtesse avait pris du repos, il lui demanda comment elle avait appris sa langue.

— Je suis en Kurdistan depuis quatre mois — répondit-elle — et j'ai voulu savoir la langue de l'ennemi.

Le roi, après avoir posé une première question à cette jeune fille, lui dit :

— Je voudrais être sûr qu'une deuxième question ne vous importunât point.

— Cela dépend du sujet, répondit avec tristesse la jeune fille.

Le roi, alors :

— Rassurez-vous. Non seulement sous notre toit, mais même lorsqu'elle se trouve dans les rangs de l'ennemi, une femme n'est jamais une cible pour un sabre kurde. Ce n'est point là affirmation de roi : je traduis le sentiment de mes soldats. Les coups que vous avez reçus de moi, je les portais à un homme, car je vous prenais pour tel.

La jeune fille, d'un signe, lui montra qu'il pouvait continuer à parler. Le roi poursuivit :

Je ne puis vous cacher mon étonnement de vous avoir

vu participer à l'action. Chez nous aussi, la femme prend part à la guerre, mais c'est dans le cas d'une attaque générale suivie d'un danger anormal ; ou bien pour remplacer une main masculine défaillante. Ce n'était pas votre cas et vos camarades ont montré beaucoup de valeur.

La prisonnière expliqua sur le ton de la plus grande véracité :

— Je suis la fille d'un vieux guerrier qui a eu pour joie le péril et pour métier la guerre. Il est retourné en Occident pour voir ma mère. Il n'a retrouvé que son tombeau. C'est un rude guerrier, mais au cœur tendre. Or notre roi ordonna le départ de tous les soldats de métier. J'ai supplié mon père de l'accompagner pour le consoler. Ses chefs n'osèrent refuser cette joie à un vieux combattant. C'est ainsi que je suis venue. Je ne vous parlerai pas de la valeur de mon père. Vous vous en êtes rendu compte, vous-même ce matin. Votre valeur plus grande, ou la chance, vous a servi. Quand je l'ai vu tomber, sachant que la mort l'attendait, je me suis précipitée. Il faut que je l'avoue : dès mon premier pas, j'ai compris que vous me ménagiez. Mon courroux s'en est exaspéré. Je me suis rendu compte que je n'étais pas un adversaire capable de vous tenir tête.

Ils passèrent ensuite à d'autres sujets de conversation. Chacun parla de son pays. Quelque bonne grâce que la jeune fille apportât à la conversation, son irritation se trahit à plusieurs reprises. C'était une lionne qui n'était pas créée pour une cage et le roi ne savait comment en délivrer cette créature déjà chère. La prisonnière reparla de la guerre. Le roi essayait d'écarter ce sujet :

— A quoi bon en parler ! Nous ne sommes qu'au commencement. Les deux partis ont montré de la valeur. Chaque montagne a son aigle. Chaque fourré a son tigre. Nous, nous trouvons notre pays trop beau pour nous séparer de

lui et courir les aventures. Les grandes poitrines qui considèrent le ciel trop petit pour elles finissent par se remplir d'un peu de terre !

La jeune fille, sur un ton mordant et cassant, répondit à cette allusion :

— Je ne suis pas de votre avis. Sachez que cette jeune fille que vous ménagez tant, préfère la couleur du sang à celle de la rose. Pour les cieux, un dieu. Pour le jour, un soleil, pour la nuit une lune et pour la terre un roi : c'est assez.

Le roi pensa qu'un homme qui, dans sa situation, gardait le souci de sa dignité ne pouvait que se taire.

Une grande souffrance et une grande difficulté font pleurer les femmes ; Kégan ne pleurait pas. Son orgueil l'en empêchait. Sous le ton qu'elle employait, le roi sentait une douceur mélangée de dignité. A travers ses lèvres, une épopée chantait. L'impatience, qui est toujours jeune, s'était emparée du roi. Le rossignol chantait, la rose regardait, et la jeune fille parlait.

Ces deux personnes, venues de camps ennemis, conversèrent des heures et des heures. Il est remarquable que l'amitié, naît entre un homme et une femme, lorsqu'il méprise le temps.

Pour la première fois, la jeune fille s'adressa au roi sur un ton flatteur :

— Votre cœur reflète la grandeur de vos montagnes et la blancheur de leurs neiges. Je retrouve en vous la noblesse de nos chevaliers grandis dans les forteresses dont les donjons touchent le ciel. Pourrais-je demander à votre courtoisie l'autorisation d'écrire une lettre pour mon père qui a été blessé hier, et dont je voudrais avoir des nouvelles ?

Le roi consentit. Puis ils reprirent leur conversation.

Ce fut surtout elle qui parla.

Vers le soir, elle se tut. Le roi distingua le bruit régulier de l'haleine d'une personne endormie. Il se leva, retint son souffle, prit une grande couverture en peau d'écureuil, en enveloppa la dormeuse et sortit.

*
**

La nuit commençait de finir. L'heure venait où l'on va pouvoir différencier le chien du loup. Le matin avait le calme d'une conscience tranquille. Des oiseaux planaient dans la balançoire de l'air, frôlés par les rouges flèches du soleil.

Le campement s'était éveillé. Le monarque pensa d'abord à envoyer deux cavaliers vers le camp ennemi pour prendre des nouvelles du Croisé blessé la veille avant l'intervention de la jeune fille. Ces envoyés remettraient au Croisé les plus juteux et odorants fruits kurdes, deux tapis de soie et ils présenteraient les salutations de leur souverain au vieux guerrier.

Ayant ordonné, le roi Kurde s'allongea sur son lit. Il reconnut que son cœur était ivre. Alors que, depuis des années, ce dernier ressemblait à un miroir où n'est plus tombé la lumière, voici qu'il reflétait une image : celle de Perikhan, sa fiancée morte à 19 ans. Lui qui croyait son cœur mort, le voyait vivifié et pensait : cette fille serait-elle un Jésus (1) qui rendrait la vie aux morts ?

Depuis des années, il vivait dans son grand palais, parmi les nobles et son peuple, mais toujours solitaire. Il ne sentait la vie que dans les moments où il évoquait sa bien-aimée disparue. Hormi ces heures-là, le destin de ce grand fleuve royal coulait, monotone.

Il n'espérait point que son cœur renaquit, du tombeau

où l'avait enterré son amour pour Périkan. Il ne cessait d'entendre sa voix plaintive. Après l'avoir perdue, son âme s'était faite sourde à la vraie voix de la vie. Celle-ci, désormais, ressemblait, pour lui, à ces déserts dont les chansons kurdes disent l'horreur. Tout son pays s'était évertué à éveiller ce cœur royal. Dans les festins et les danses, les jeunes filles lui avaient montré leurs sympathies et leur grâce. Parfois, il crut qu'il allait revivre, mais ce fut sans lendemain. Or ce passé se représentait à nouveau dans sa mémoire. Il constatait que les mots sortis des lèvres de sa belle prisonnière, franchissant son oreille, avaient trouvé le chemin de son cœur. Il se représentait l'ombre de ses cils.

Sous cette fraîcheur, le jeune lion s'endormit.

*
**

Kegan se réveilla. Elle se crut dans un conte de fées. Elle était entourée de tout ce qu'une jeune fille peut désirer et de tout ce qui peut rendre heureux un être humain. On eut dit que ce que peuvent créer la main, l'imagination, l'art kurdes, était ramassé autour d'elle pour amuser ses yeux. Entre les fruits, les douceurs, les mets disposés pour son déjeuner, elle remarqua un petit poignard d'or, ciselé et incrusté de pierres précieuses, et à côté, un papier qui portait l'écriture de Richard.

De tous les présents qui l'entouraient ce fut le seul qui fit battre son cœur. Elle le prit avec émotion. Sous cette tente où la lumière du soleil de midi faisait briller de belles couleurs rouges, vertes et jaunes, elle n'en restait pas moins prisonnière. Elle se rappela n'avoir point écrit la lettre pour laquelle le roi lui avait donné son consentement. Comment se faisait-il que la missive de Richard se trouvait déjà

sous ses yeux ? Elle pensa à l'amour profond de Richard qui la possédait. Que malgré ses blessures graves, il ait tout de même trouvé le moyen de lui faire parvenir ce billet, lui montra l'attachement de celui qui rendait possible l'impossible.

Elle commença de lire. Son visage marqua sa surprise. Richard lui parlait de fruits et de tapis de soie qu'il avait reçus. Elle vit bien que ce monarque, si maître de lui-même et si réservé, cachait une finesse extraordinaire sous des aspects trompeurs. Découvrant en lui un homme de cœur, elle se reprocha de lui avoir menti la veille, en faisant de Richard son père au lieu de lui avouer qu'il était son fiancé. Quel besoin avait-elle de lui cacher la vérité ? Elle ne se comprenait pas elle-même.

Au dehors quelqu'un frappa des mains, tandis qu'une voix masculine demandait d'entrer. Kegan en donna l'autorisation.

Deux jeunes adolescents, l'un brun, l'autre blond, n'ayant pas plus de seize ans, entrèrent et saluèrent respectueusement la jeune fille. Elle reconnut en eux des nobles. Le blond lui adressa la parole :

— L'Emir me prie de vous dire qu'il désirerait que vous lui accordiez l'honneur de déjeuner avec lui. Votre acceptation lui ferait beaucoup de plaisir.

La voix du messenger avait une telle douceur que Kegan éprouva du plaisir à l'entendre. Réconfortée déjà par les bonnes nouvelles reçues de Richard, touchée par cette gentillesse de l'Emir, elle accepta et demanda aux jeunes hommes de prier ce dernier de l'attendre devant sa tente où elle le rejoindrait.

Rendue à elle-même, elle prit le poignard, un chef d'œuvre de cet art kurde si célèbre en Orient, et y reconnut le symbole de la liberté que lui rendait le roi.

Elle sortit de sa tente. Sous leurs habits d'apparat en poils de chèvre blancs plus brillants qu'une soie, et galonnés d'or, des cavaliers faisant la haie, émerveillèrent ses yeux. Un coursier noir attendait qu'elle le montât. Elle sauta à cheval et se mit en marche entre deux files de dix cavaliers.

Ils franchirent deux vagues de collines, longèrent une rivière où sur des cailloux rouges et blancs un gave chantait la chanson sauvage apprise à son glacier natal. Le chemin passait sous des saules qui devant leurs pas, criblaient la lumière. Ils gravirent une troisième série de bâteaux d'une terre si rouge qu'on l'eut cru une flamme. Un plateau se présenta au pied de trois montagnes aux pentes lentes. Sous des couverts puissants, un hall (1) au tapis de gazon les reçut. La rivière en dessinait le contour arrondi et une cascade, issue du cœur de la chaîne montagneuse, y déversait son allégresse cristalline.

Le roi l'y attendait.

Il la mena à un défilé fleuri qui aboutissait à un second hall formé par trois rochers si hauts que le regard en les mesurant d'en bas, les voyait soulever le ciel. C'était une chambre d'amour pour les palombes qui y voltigeaient.

(1) *Hall* appartenant au vocabulaire Kurde médiéval et ayant le même sens que le mot que nous avons cru emprunter à l'anglais, nous le maintenons dans le texte.

Les tortures de Richard

Dans l'après-midi, des cavaliers ennemis se présentèrent en parlementaires devant le campement kurde. Au nom des Croisés, ils redemandaient la fin de la trêve et la liberté d'action à partir du lendemain. Les Kurdes l'accordèrent.

Ils s'inquiétèrent aussitôt de savoir si leurs adversaires étaient fin prêts. Les chefs alertèrent les avant-postes et quand le soleil mit de sa lèvre rouge un dernier baiser sur le cou blanc des montagnes, les premiers renseignements arrivèrent. Dans les camp des Croisés, une grande agitation régnait. Des forces importantes se déplaçaient.

Peu de temps après, rentrèrent les éclaireurs qu'on avait dépêchés dans la nuit pour observer les gestes de l'ennemi. Mettant à profit les blocs de granit, les ravins et autres accidents de terrain, ils avaient pu se glisser assez près des Occidentaux et observer la façon dont ceux-ci avaient divisé leurs troupes.

Ces informateurs appartenaient aux vieux combattants. Leur œil d'aigle, aigu et expérimenté, savait discerner les buts essentiels de l'ennemi. Le terrain les avait favorisés, qui empêchait l'adversaire de dissimuler ses mouvements. La patrie kurde tenait à montrer très clairement à ses fils cet ennemi aux aguets pour leur nuire.

Ces émissaires exprimèrent leur opinion en cette langue

kurde populaire qui, quoique propre aux idées profondes, est claire comme une eau limpide. Leurs dires concordèrent si bien que leurs rapports pouvaient se résumer ainsi :

L'armée occidentale attaquerait par le centre et l'aile gauche à l'aide d'une force d'infanterie assez considérable, appuyée par la cavalerie qui essaierait d'attirer les kurdes dans cette direction. Aussitôt que les Croisés verraient le gros de l'armée orientale se déplacer vers le centre et la gauche, les Croisés qui concentraient de grandes troupes sur le front de l'aile droite ennemie, s'y couleraient pour la doubler, l'encercler et se placer entre les Orientaux et leur pays. Leur pensée était d'anéantir l'armée kurde d'un seul coup pour pénétrer dans l'arrière-Kurdistan.

Les éclaireurs avaient ramené un prisonnier. Il se refusa à donner des renseignements sur les formations des siens. Mais on apprit de lui que le Croisé blessé à la fin du dernier combat était le commandant en chef et que la jeune prisonnière n'était autre que la fille du roi.

Il ajouta que ce dernier à cause de son grand âge, n'avait pu mener la guerre et que, faute d'un fils, il avait délégué sa fille dans cette Croisade qui lui tenait à honneur.

Du sud arrivèrent des cavaliers qui apportaient des précisions sur le ravitaillement des Croisés. Ceux-ci avaient reçu du Midi et de l'Ouest deux à trois mille chevaux, une grande quantité de chameaux et de mulets, une cinquantaine de troupeaux de bœufs et de moutons. Ils avaient organisé un approvisionnement en eaux et en farine. La conclusion n'était plus douteuse. Tous ces préparatifs indiquaient une grande expédition vers l'intérieur du Kurdistan. Il n'y avait pas lieu de s'étonner : le commandant en chef des Croisés avait été blessé, la fille du roi prisonnière. L'envoi de parlementaires au quartier général kurde montrait que les heures d'inaction semblaient longues aux Croisés pressés de venger leur honneur.

Cette jeune princesse était chère à son pays comme l'œil l'est à l'homme. Son peuple voulait la couronner, faire de sa parole une loi et lui obéir. Et cette armée occidentale, si grise, ressemblant aux nuages gris qui précèdent l'orage, visait les pentes des montagnes pour y remporter la victoire. Certainement ceux des Croisés tombés les premiers, qui, déjà dormaient sous la terre, auraient voulu renaître pour pouvoir donner une fois encore leur vie à la patrie.

Ces guerriers en se ceignant du sabre, en leur pays, avaient juré d'écrire le poème de la guerre et de chanter des hymnes de triomphe.

Une ombre noire comme un deuil tombait sur le visage de ces Occidentaux. Auraient-ils pu repartir en laissant captive leur princesse ? Et rapporter au pays la nouvelle de cette captivité ? Était-ce là le but de la Croisade ? Le destin les avait mordus...

Dans un désert où le feu vole, et où les corps entrent en ébullition sous la moiteur des vêtements, les Croisés avaient franchi de vastes espaces. Puis la boue de routes plus terreuses leur avait dit la tristesse de leurs marches forcées. Combien de fois, ensuite, les tourbillons de neige, les torrents, la grêle, des déluges les avaient molestés ! Mais les soldats avaient poursuivi leurs chemins à travers les nuits, pendant de longues semaines. Tous les obstacles, ils les avaient franchis grâce à l'espoir de la victoire. Maintenant, à la veille de la guerre qui allait recommencer, leur sang brûlait. Ces lions se soumettaient à une règle.

On avait attendu pour ménager le sang de la princesse. Mais une plus longue inaction fut devenue trahison et la patience lâcheté.

Chaque soldat des Croisés, animé déjà de sentiments belliqueux, devenait personnellement jaloux de la princesse. Et chacun pensait :

— Il est inadmissible que ce roi oriental ait, avec notre princesse, augmenté son harem, et distrait par elle le vide de sa vie.

Ils sentaient leur conscience oppressée et se détournaient du visage de la vie. Leurs yeux leur représentaient comme naguère, la taille fine de Kegan sur son cheval noir. Or une main étrangère l'en avait arrachée.

Les premiers cavaliers des Croisés, en s'avançant, voyaient Kegan leur apparaître dans l'ombre, maintenant charbonneuse, des palmiers. Le but de la guerre devenait visible: il leur fallait briser les mains qui avaient touché leur princesse. Et ces visages pâles cherchaient à travers la nuit les yeux bleus de Kegan comme le voyageur kurde guette l'étoile du matin. Mais ne seraient-ils pas victimes d'un autre astre, tels les caravaniers qui, confiants en une fausse étoile du matin, *l'étoile meurtrière*, partent avant le jour et tombent dans l'ombre, au piège des bandis?... Ces guerriers qui, à la veille d'une bataille, sentaient déjà la joie de la lutte, étaient tristes. Eux à qui le danger ne faisait pas même cligner de l'œil, tremblaient. Et ces hommes créés virils et destinés à le demeurer, se sentaient envahis par la noble faiblesse d'une mère. A l'idée de libérer leur princesse, ils frémissaient. Leur marche se faisait si silencieuse que l'on eut entendu le cri d'angoisse de leur sœur. La nuit ajouta à leur oppression et, tel un serpent noir, les enserra.

Richard, lui, ne se rendait pas compte de l'état où il se trouvait.

Ses blessures lui faisaient perdre la mémoire des jours. Il ne pourrait pas prendre part à la bataille et ignorerait la satisfaction de contribuer à délivrer sa bien-aimée. Après un nouveau pansement, il avait essayé de se faire hisser sur un cheval et de se lancer attaché à lui; mais il avait dû y renoncer. La force avait trompé son héroïsme.

Une atroce blessure à la poitrine, et d'autres à l'épaule, à la jambe droite et au front l'avaient épuisé. Et le dévouement de son corps n'y pouvait rien. Il considérait qu'en somme il avait abordé ce pays pour apporter la plus belle fille du monde, sa propre fiancée, à un ennemi ! Il se demandait si le malheur avait été créé pour lui, personnellement. Il trouvait un nouveau motif de souffrances dans les propos dont l'envoyé de Shêrzad avait accompagné la remise des présents royaux : le roi kurde le considérait comme un vieux soldat et prenait la princesse pour sa fille !...

Entre son malheur et sa souffrance, il se demandait pourquoi elle n'avait pas dit à son géôlier qu'elle était fiancée à Richard ? La vipère de la jalousie rôdait-elle autour de lui ?

Une fièvre délirante empêchait le blessé de se rendre exactement compte de ses propres pensées. Mais un moment de lucidité lui fit penser que Kegan avait dû ne pas parler des blessures du chef des armées afin de ne pas encourager les Kurdes. Et elle s'était fait passer pour fille d'un vieux soldat pour devenir plus facilement rannable.

En cheminant dans le ravin de ses pensées, Richard sommeillait, puis se réveillait, et sommeillait à nouveau.

Dans ses songes, il voyait Kegan sous les voûtes d'un palais, la prenait dans ses bras, supportait son mépris, courrait de grands dangers et, bondissant, cherchait son sabre.

Puis, il l'imaginait dans un beau et lointain pays, en un jardin harmonieux. Devant une pièce d'eau en marbre rose de blancs pigeons volaient. Deux enfants se tenaient auprès d'elle et elle voyait un jeune homme s'approcher. Cette image lui arracha, dans son sommeil, de tels cris, que les sentinelles accoururent sous sa tente....

Il retombait ensuite, abattu par ses rêves, et s'assoupissait. Une lueur tombait de son visage, mêlée d'un filet de sang. Sa blessure, sous les lueurs des torches que tenaient les sentinelles, donnait à son noble visage de soldat une grandeur impressionnante.

Un rocher, s'il l'eut vu, aurait commencé de sentir.

*

**

Le même soir, les premiers escadrons et les premiers fantassins envoyés en renfort de l'intérieur, se présentèrent au campement kurde.

Le moral de l'armée égalait l'enthousiasme du camp. La nouvelle donnée par le prisonnier occidental, s'était répandue : le commandant en chef des Croisés avait été blessé et c'était la fille du roi que Shêrzad avait fait captive.

Des hommes s'écrièrent :

— Notre roi a su choisir l'occasion de blesser le chef ennemi et d'enlever la fille du souverain étranger.

— Oh ! le valeureux roi ! Son cœur a deviné le moment de décider. Sa main, de se porter à la garde de son épée.

Les kurdes, toujours épris de leur roi, aimaient encore davantage Shêrzad que ses prédécesseurs, à cause de sa jeunesse malheureuse et parce qu'il avait perdu sa fiancée.

Dans la nuit calme, les collines avaient abandonné leur vêtement de lumière. Des flambeaux brillaient sous les tentes. Une animation vivifiait le camp. Des hommes chantaient et des flûtes préludaient à des chants montagnards. Des groupes dansaient. On entendait par endroits crier les sabres et aiguiser des poignards. On faisait venir l'âme de l'acier à ses lèvres. Des silhouettes de sol-

dat passaient sur le profil des feux en flamme ou déjà en braises. Des chevaux maigres et agiles comme des gazelles, mâchaient leur orge et dressaient leurs oreilles vers le vent frais qui leur apportait du mont Arara la senteur familière des prairies.

Suivant un plan concerté, à une heure fixe, les troupes gagnèrent des postes précisément assignés. Des tentes à peine éclairées étaient démontées. Des flutes qui avaient entamé un chant, devenaient muettes. Les convois descendus des pentes, s'installaient dans les ravins et un grouillement d'hommes dans les rochers frappait l'imagination. Des porteurs de torches passaient, dont les feux projetaient, agrandies considérablement, les ombres des cavaliers contre la montagne montrant bien que s'ils l'eussent voulu, ces hommes auraient couvert de leur corps la terre entière.

Au milieu de la nuit, le vent souffla. Ses poumons semblaient emplir une longue trompe. Montagnes, terres, rocs, gazons qui, demain, allaient se colorer de sang humain, haletaient.

*
**

Le roi traitait sa prisonnière en égale. Shêrzad était en réalité le captif de cette jeune fille et tout ce que la vie pouvait apporter de bonheur et de joie demeurait lié, pour lui, à la personne de Kegan.

Il sentait que le cours d'eau impétueux, de son âme, après avoir traversé des déserts, entraînait maintenant dans un terrain fertile. Doux rêve suivi hélas ! de la réalité cruelle : la guerre allait commencer.

Et il pensait :

— Comment pourrai-je gagner le cœur et espérer l'amour de cette jeune fille, si elle assiste à des événements

sanglants, elle qui demeure si attachée à l'armée des Croisés ?

Certes, elle se montrait reconnaissante de son attitude, estimant que celle-ci découlait de la noblesse naturelle de ses sentiments. Par contre rien, chez elle, ne laissait présager un espoir pour un homme amoureux.

Sur le visage calme mais triste de Kégan, des ombres amères passaient. Le roi sentit le moment venu d'éloigner cette jeune fille du lieu où allaient se dérouler des scènes de carnage. Kégan ne devait pas voir la tuerie, sous peine, alors, de ne plus pouvoir l'oublier, car ses yeux n'étaient pas des miroirs où les images se reflètent et s'effacent, mais bien son âme elle-même.

Shêrzad pria Kégan de passer la nuit sous la tente qu'il lui avait fait dresser. Elle accepta de bonne grâce, ce qui réjouit le monarque qui y vit le signe de la réalisation possible de ses espoirs. Il l'avait éloignée du camp non seulement pour la soustraire à ce qui se produirait, mais aussi pour supprimer en elle le souvenir de ce qu'elle avait déjà vu.

Convaincu que la paix reviendrait, il envisageait de recevoir le père de Kégan et de lui rendre les plus grands honneurs. Il pensait qu'un guerrier qui aurait fait tout son devoir pourrait fort bien, une fois la paix conclue, accepter l'hospitalité de ses anciens ennemis. Le roi occidental verrait qu'un kurde apporte le même zèle à recevoir un hôte qu'à combattre un adversaire.

Et comment ne pas la lui présenter, alors que ces hommes jusqu'ici habitués à commander, venaient de prendre l'habitude de lui obéir ?

Mais hélas, cette vie ne nous donne jamais autant de possibilités que de désirs...

A l'heure dorée où le laboureur engage le soc de sa

charrue dans la terre noire, Kegan rassembla les chefs sous sa tente.

Entourée d'hommes à cheveux blancs et de jeunes hommes qu'elle avait fait passer de l'enfance au rang de guerriers, elle leur adressa la parole et s'exprima en mots dont la clarté reflétait celle de son propre visage.

Et elle leur dit :

— Ne vous étonnez pas si votre compagne dans les dangers et les combats vous quitte, en cet instant de paix et au seuil du bonheur. J'ai éprouvé pour votre pays l'amour qu'on éprouve pour sa propre patrie lorsqu'on la voit en danger. Et nous avons mis en commun un grand amour qui nous a tous animés. Mais je ne suis pas une jeune fille libre. Votre roi me fit grâce de la vie. Moi, sur les frontières orientales de sa patrie, je lui ai fait grâce de la défaite. Quelqu'un m'attend, et fort du droit d'une personne qui a reçu ma parole. Je vous ai rassemblés pour prendre congé de vous et pour demander à votre dévouement de me comprendre.

Un calme terrible tomba sur ces combattants. Chacun regardait devant soi. Eux savaient l'amour que le roi vouait à cette femme. Mais pouvaient-ils blâmer une personne qui prétend tenir sa parole ?

On peut en vouloir aux gens qui cherchent dans des discours une excuse à la trahison. Mais que peut-on dire à une femme qui renonce au bonheur ?

Elle leur parut un cultivateur qui abandonnerait une récolte. Vraiment, elle ressemblait à un paysan qui, après avoir fait tout ce qu'il faut pour s'assurer une moisson, quitte le champ.

Il se sépara de Kegan et la fit escorter par trente cavaliers sous le commandement de ses deux jeunes neveux. A ceux-ci, il ordonna d'obéir à tout ce que commanderait Kegan pour ce qui concernerait l'Orient. Il leur précisa :

— Je ne prévois guère que Kegan ait un désir. Cepen-

dant, dans le cas où elle vous en manifesterait un, répondez-lui que vous en conférez avec moi.

Le roi s'apprêtait à monter à cheval quand des cavaliers, venus du prochain front se présentèrent. Ils apportaient la nouvelle de l'imminence des hostilités. Sherzad se réjouit de la décision d'avoir éloigné Kegan et de l'avoir dirigée sur l'intérieur, vers sa capitale de Pichder.

*
**

Aussitôt arrivé au camp, il examina les préparatifs et salua les commandants des forces fraîchement arrivées.

Il se retira pour prendre du repos et, à la veille d'une bataille qui allait coûter tant de vies humaines, il s'endormit calmement, pensant aux paroles de Kegan.

Le matin trouva le roi, ses soldats et ses cavaliers, chauds comme le visage du soleil et brillants comme la lame des sabres.

Les Kurdes allaient affronter un ennemi résolu à progresser ou à mourir. Les premiers engagements justifiaient les renseignements reçus.

Sherzad ne se rendait pas compte que les Croisés avaient soudain changé de motif de guerre, ni que maintenant, ils allaient guerroyer pour sauver Kegan, celle qu'il considérait, lui, comme la fille d'un vieux soldat.

En effet, dans le tumulte des derniers préparatifs, on avait omis de rapporter au roi la confidence du prisonnier occidental, jugée sans importance puisque ne se référant en rien à la guerre. Ces combattants négligeaient l'information que la prisonnière ne fut point roturière. Il s'agissait à leurs yeux d'un seul fait : une nation combattait pour une femme. Leur roi, pensaient-ils, eut trouvé naturel et logique que pour une femme l'acier heurtât la chair humaine et que les portes du pays de la mort s'ouvrirent.

L'heure était venue qu'avaient annoncée jadis le

courage de quelques femmes parmi les cris et les déchirements de la foule, au départ : « Vous partez au-delà des montagnes pour défendre notre pays. Vous devez franchir plaines et monts ; vous poursuivrez votre course si loin que vos habits auront le temps de perdre leur couleur. »

Le champ de bataille ressembla vite à un torrent descendant d'une montagne en mêlant rochers, arbres, glace, herbes et terre. Comme des flocons de neige brassés par un grand vent, Occidentaux et Orientaux s'entremêlèrent. L'action se déroulait dans le cercle des musiques barbares par lesquelles les deux ennemis s'entraînaient à la lutte. Par comparaison, les ravins, les avalanches, les sauvageries de la nature paraissaient pleins de douceur. Les lances, les sabres et les poignards se soudaient l'un à l'autre. Guidés par la gloire de leurs morts, ces gens couraient à la mort. Les oreilles habituées au cri du chacal et des loups croyaient entendre à nouveau ces horreurs. On eut dit deux montagnes s'écroulant l'une sur l'autre, deux flammes se dévorant, deux nuages se renversant. Les éclairs du sang et les étincelles de l'acier heurté éclairaient cette journée qu'assombrissait un orage de courroux. Le Mont Ararat plein de feu et de laves en poudre, envoie un vent terrible sorti de ses gorges ou des orages qu'attire sa cime. Or ce vent qui coupe l'haleine n'eut jamais la furie de cette bataille. Les vagues écumeuses et aiguës du lac de Van, sous le ciel le plus noir, désormais n'effraieraient plus ceux qui auraient vu ce carnage.

D'autres batailles suivirent, qui semblèrent ouvrir les portes des Enfers et faire souffler les combattants comme des démons. Et les guerriers qui, au premier engagement, avaient estimé à son prix chaque minute et chaque seconde, s'habituaient à voir passer sur le champ de bataille, les heures, les jours, les semaines et les mois.

Le roi Sherzad, à son tour, avait appris qui était la prisonnière : non seulement une princesse de sang royal, mais encore une princesse de la dynastie de la beauté.

VI

L'Invasion Tartare

Quoique la guerre continuât, la sœur du roi des Kurdes considéra comme de son devoir de faire tout ce qui dépendait d'elle pour distraire le cœur triste de Kegan. Lorsque Kegan sortait dans les rues de la capitale, des yeux toujours amicaux la considéraient. Invitée d'honneur des nobles du pays, elle gagnait toujours les cœurs. Ce peuple kurde qui, même dans l'agonie, n'admet pas qu'on se lamente l'admirait et la respectait pour le calme, la dignité et la gentillesse qu'elle gardait dans son exil. Qu'elle eût, malgré sa naissance en un palais, et malgré sa beauté et sa jeunesse, appris à manier l'épée, ajoutait aux sympathies. Le secret le plus difficile à garder : l'amour qu'elle inspirait au roi était connu et les sujets de Sherzad voyaient en elle leur future reine. Ils trouvaient justifié cet amour subit de leur souverain par tant de vertus chez elle.

Une seule bouche insinuait la trahison : le valet d'armes des Croisés à qui Richard avait ordonné de se faire prisonnier afin de s'approcher de la captive chez les Kurdes et de tenter de l'en faire échapper.

Ce garçon, jeune et subtil, connaissait bien la ruse. Dans le calme de la confiance qu'on lui accordait, il travaillait contre ses hôtes. Il consacrait ses jours et ses nuits à vouloir éveiller dans l'âme de Kegan l'envie de franchir ce grand pas d'une évasion. Ce valet d'armes ne pouvait pas ne pas voir la grandeur des sentiments de la jeune fille, ni son amour de la patrie et des siens, mais il demeura

rait incapable de juger la hauteur des sentiments de Kegan. Il ignorait qu'il est un seul honneur, autant devant l'ami que devant l'ennemi, et que tout n'est pas également permis.

Vers la fin du deuxième mois de la captivité de Kegan, on apprit une terrible nouvelle : les Tartares et les Turcs attaquaient le royaume par l'Est. Au nombre de dix mille, ces envahisseurs brûlaient et détruisaient villes, villages et récoltes, n'épargnant ni les forêts ni les enfants.

La sœur du roi des Kurdes, qui assurait la régence, s'estima dans une situation délicate. La solution immédiate eut consisté à aviser son frère. Mais elle envisagea que cette nouvelle accroîtrait les difficultés du souverain. Le moral de l'armée pourrait en être diminué. Les troupes en campagne, en apprenant qu'à l'arrière un nouvel ennemi menaçait leurs biens et leurs familles, détourneraient les yeux du front des Croisés. Or, que peut-on espérer d'un guerrier qui regarde derrière lui ?

Dans un des conseils de la couronne, que la régente tenait avec les Anciens, on constata qu'il ne restait comme force défensive en réserve, que des jeunes hommes entre l'enfance et l'adolescence, ou des vieillards à qui la vie laissait au lieu d'énergie, le désir de l'action. On chercha le moyen de réunir, en courant, ces mares de bonnes volontés. La Régente pensa d'abord à prendre la tête de la nouvelle armée, mais elle s'avisait qu'il fallait que quelqu'un assurât dans la capitale, l'équilibre entre les deux fronts, et maintint le sang-froid.

Trois jours s'écoulèrent dans l'indécision et l'angoisse. Les heureuses nouvelles venues des champs de bataille de la guerre contre les Occidentaux se mélangeaient aux informations alarmantes reçues d'Orient. On communiquait que les groupes kurdes en opération sur la frontière, ne pouvaient empêcher Tartares et Turcs d'avancer.

A l'aube du quatrième jour, la sœur du roi regardait

le soleil monter comme du feu dans la cheminée noire de la nuit. Kegan vint la rejoindre. Les yeux de la Régente (patricienne élancée, au visage blanc et au nez aquilin), naturellement noirs, noircissaient encore du deuil qui pesait déjà sur la nation. On eut dit qu'elle voyait dans ce globe qui est le cœur de la lumière, brûler son propre cœur, et que les brises du matin, à l'égal de son angoisse, attisaient vers le ciel le soleil et son souci. Kegan l'embrassa. La sœur du roi sentit dans ce baiser l'aveu que l'étrangère se liait à elle, et elle s'en émut. Femme, elle laissa parler son cœur. Une oreille habituée à écouter les battements de la vie de cette race n'eut pas été plus attentive. Kegan entendait avec l'oreille de son âme. Elle aussi connaissait les Tartares et les Turcs qui s'enorgueillissent de ne pas laisser sous leurs pas ni herbe ni gazon. Et elle offrit de prendre le commandement de l'armée orientale kurde.

La Régente savait, quoique Kegan n'eut jamais demandé des nouvelles du front, combien la victoire des Croisés hantait son cœur. Elle se sentit profondément remuée en voyant que leur captive non seulement souhaitait, mais voulait faciliter le triomphe des Kurdes sur les envahisseurs orientaux.

Elle embrassa longuement Kegan comme une mère serre dans ses bras son fils volontaire pour servir la patrie.

La Régente, du moment qu'elle remplaçait le monarque, pouvait décider de toute affaire nationale. Si elle réfléchissait lentement, elle agissait vite. Elle convoqua les Conseillers de la Couronne et présenta le projet devant l'expérience de leurs années et le savoir de leurs cheveux blancs.

Certaines vérités, issues du cœur, gagnent les cœurs rapidement. L'Assemblée l'approuva unanimement. Le danger assez fort pour décider des hommes à quitter les montagnes, les forêts, les prairies, les sources, les rivières et le foyer natals, ordonne à plus forte raison de ne pas aban-

donner une femme. Bien plus encore lorsqu'une étrangère s'offre à défendre le territoire national.

Des enfants se sentirent des guerriers et des vieillards jeûnèrent. Les chanteurs entonnèrent leurs chants les plus entraînants. Des mères qui allaitaient leurs bébés regrettèrent de ne pas pouvoir offrir des combattants. Quarante jeunes femmes se mirent au service de Kegan.

L'Occidentale s'était habillée et armée à la kurde, s'assimilant à ses compagnes. Elle quitta la capitale avec les premières levées.

Au fur et à mesure qu'elle avançait, elle voyait son armée faire boule de neige. Kegan alimentait son espoir de sa marche forcée. Elle entra vite en contact avec l'ennemi.

Les campagnes du Kurdistan ont gardé l'écho de sa victoire. Elle détruisit la volonté destructrice de l'asiatique.

L'ennemi oriental battit en retraite, sous les coups de bélier de Kegan, dans la saison où les jours pressés de l'hiver s'infiltrèrent parmi les journées douces de l'automne.

*
**

Le roi des Kurdes et son armée apprirent à la fois l'invasion des Tartares et des Turcs, et leur défaite. La nouvelle qui, selon des prévisions maintenant rétrospectives, eut dû démoraliser l'armée, l'encouragea.

Les Croisés, eux, avaient pris leurs quartiers d'hiver, en deçà, dans la ville qu'ils avaient élevée quatre ans auparavant et qui se trouvait à dix jours de marche de la frontière kurde.

A l'Orient du Kurdistan, on venait de donner le nom de Kegan au premier pic de la chaîne de montagnes dites du candélabre qu'avait franchi la captive amazone, à la tête des troupes kurdes menées par elle à la victoire.

Le temps était venu où le roi pouvait penser à son bonheur personnel. Il reprit le chemin de sa capitale, tandis que, d'Orient, Kegan revenait avec ses troupes.

Des missives du roi réexpédiées en toute hâte par la Régente, tendirent à combiner la rentrée simultanée des deux armées dans la capitale.

Le roi se proposait de demander, sans plus tarder, la main de Kegan, et de lui offrir son amour parmi les chants de victoire.

**

Les jours qui nous conduisent au bonheur passent avec douceur. Des nouvelles, lentement, parvinrent. On rapportait que les deux armées se trouvaient en vue et qu'avant midi, elles pourraient faire leur entrée triomphale dans la capitale du royaume de Sherzad.

Les deux grands palais de la ville, le palais blanc de la Régente et le palais royal à carrelage, ainsi que le petit palais qui se trouvait entre eux, avaient été remis à neuf. Le protocole avait prévu que le roi recevrait Kegan chez la Régente et se rendrait ensuite avec les deux princesses au petit palais rose où auraient lieu les réjouissances. Les festins y devaient durer quarante jours.

Les palais comprenaient quatre étages et leurs façades portaient des colonnes de marbre. Des sculptures montraient les plus purs chefs-d'œuvres kurdes. Ces masses architecturales se détachaient sur un fonds de paysage aux bois verdoyants.

Le bonheur et l'amour palpaient entre les murs du palais rose que les lèvres désignaient en chuchottant sous le nom du palais d'amour. Ses jardins se composaient d'essences qui graciaient les feuilles de la condamnation de l'automne. Des oiseaux y chantaient perpétuellement. L'on rapportait que jadis, lors d'un colossal incendie, qui

fit de la cité un essaim de paillons de cendres, les flammes arrivèrent au palais pour se transformer en un buisson de roses. Quant aux larmes, inséparables de tout ce qui est humain, les seules qu'on put voir dans le palais, tombaient des lierres et brillaient comme des perles et des diamants. Enfin la vigne, dont les raisins étaient d'or, ne pouvait être vendangée que par des amoureux heureux. Son vin limpide leur assurait le bonheur éternel.

Toutes les rues qui aboutissaient aux palais furent jalonnées de mats portant des torches. Des brûle-parfums fumèrent sur les piédestaux de marbre. Les plus beaux tapis de Siné, de Kirmanchach, de Bakhtiyari, de Lor et d'Awchar, firent étinceler les laines et les soies kurdes colorées de suc de végétaux éclatants. Des guirlandes de fleurs reliaient les fenêtres.

Les soldats faisaient la haie sur les marches des perons palatins qui disparaissaient sous des tapis de haute laine. Sur le passage du futur cortège, depuis les savants du royaume jusqu'aux fiancées et aux mères des combattants, toute la population se groupait. Des yeux se portaient sur les cuisines où se préparaient les cinq potages de riz, de suc de viandes, de légumes, de blé, de *mâst* au lait caillé puis sur les trous de terre traversés de la broche où tournaient des moutons entiers. Et les spectateurs sentaient leurs narines chatouillées par l'odeur des poulets et des piles de légumes dont l'arôme soulevait les couvercles.

Les vétérans des précédentes guerres tenaient en laisse des béliers. Les pauvres hères savaient que les ruminants seraient égorgés à l'instant où Kegan se montrerait en compagnie du roi, et la chair leur était promise.

Le roi parut le premier, à la porte du soleil couchant. L'effervescence de ses sujets s'accompagna de musiques et affection de connaisseur, sensible aux beautés de la nature. A l'âge de dix-huit ans, il avait commencé de le parcourir, dans tous les sens. Combien de fois avait-il suivi, entre ses

arbres, un cerf habile à fuir ou chassé, sur des vastes espaces herbeux, un bœuf sauvage ! Et il avait dans les montagnes abattu des aigles assez téméraires pour avoir voulu se mesurer aux nuages.

Le vent doux qui, le poussant, décuplait la force de son cheval, lui chuchotait ces souvenirs.

Il envisageait parfaitement par quels chemins Kegan pouvait rejoindre le campement des Croisés.

Il marchait vers le soleil qui, devant lui, s'abaissait de plus en plus, perdant à la fois et lumière et chaleur.

Les prairies l'entouraient et des mares, dans la vitesse de sa marche semblaient des lacs de violettes. Il rejetait en arrière dans son galop, de grands amas de moissons jaunes. Au-delà des terres nivelées, une bouche colossale sembla avoir englouti le soleil. A moins que ce grand morceau de feu rouge ne soit tombé dans les eaux d'un lac et s'y soit éteint. Tout devint noir, de la couleur même de l'haleine de sa souffrance.

Assez haut il aperçut des lumières et il en vit aussi dans les bas-fonds. Sous les astres du ciel, des candélabres étaient éclairés. Il poussait son cheval en avant et, crispé, il enviait la force avec laquelle la nuit avait envahi le pays. Mais celle-ci couvrait tout sans rien effacer, surtout point les heures de sa chevauchée qui commençait de lui peser.

Au milieu de la nuit, il dirigea son cheval vers une petite lumière qui le regardait.

Il se demanda, quand il fut parvenu assez près pour reconnaître une tente, si les chiens qui aboyaient n'étaient pas le cri même de la nuit. L'abri, pauvre, petit, était de ceux qui suffisent pour rendre heureux ses occupants. Quelques tapis de feutre, des couvertures en poils de chèvres et des besaces en peau de mouton, plusieurs coussins et les de chants. Sa sœur s'était rendue à la porte de l'aurore au-devant de Kegan. Le roi, couvert de la cape écarlate,

portant simplement un poignard passé dans sa ceinture, descendit de cheval pour recevoir, devant le palais rose, les premières délégations.

Modifiant le protocole prévu, le monarque pensa qu'il avait le temps de marcher à la rencontre de Kegan au lieu d'aller la saluer au palais de la Régente.

Tandis qu'il préparait ce changement dans l'ordre des cérémonies, il vit sa sœur et sa suite pénétrer dans les jardins. Il marcha au-devant d'elle, possédé par l'amère douleur des pressentiments. La Régente lui remit un message. Kegan avait écrit de sa main ces terribles lignes :

« Je reconnais ta noblesse et ta grandeur et tu m'en as donné les preuves. Je ne pourrai les oublier. J'ai aimé le Kurdistan autant que ma propre patrie. Tu as sauvé ma vie et avec une telle délicatesse que tu ne me fis pas sentir ta générosité. Dieu m'a permis de te servir aussi. Ta ferveur ne m'a pas été insensible. Fiancée, je dois tenir la parole donnée. Je te demande une dernière grâce : ne me suis pas ! »

Le roi aperçut un grand vide sous ses yeux.

L'assistance, muette, était blessée du même coup. Le court instant de prostration du souverain parut aussi long que toute une vie malheureuse. Enfin, il dit :

— Disposez de tout ce qui a été préparé. Tout vous appartient. Festoyez. Vous autres, sellez-moi mon cheval.

Sans escorte, il quitta sa capitale.

VII

Les Errances de Sherzad

Le roi connaissait son pays. Chaque monarque connaît le sien. Mais lui éprouvait pour le Kurdistan une bâtons de berger en composaient le mobilier. Appuyé sur une houlette, un jeune pâtre rêveur considérait que rien ne romprait la monotonie de sa vie. Il aida tout de même l'inconnu inattendu à descendre de cheval.

Le roi mit pied à terre, sans que le berger soupçonnât seulement à qui il avait affaire. Bien excusable certes, puisqu'un roi kurde ne porte aucun signe extérieur de sa majesté. Il eut fallu un geste ou une action pour témoigner de sa grandeur. Ce jeune berger poussait l'inexpérience jusqu'à ne pas s'en rendre compte.

La jeunesse du roi et sa préoccupation actuelle eussent suffi à lui enlever toute solennité. Il s'enquit de savoir si le berger n'avait pas aperçu deux cavaliers.

— La route ne manque pas de voyageurs, lui répondit le pâtre. Mais quand le passant aperçoit un berger, il croit qu'il ne trouvera pas en lui un hôte et il s'éloigne.

Le roi fixa ce jeune homme, semblable à un granit. Mais pas plus que le rocher, il n'était point dépourvu d'une source dont le filet d'eau nourrit de petites verdureaux ombres tendres.

Le pâtre lui offrit :

— Veux-tu de tout ce que je puis tirer de bon de mes moutons ?

Le roi, ayant accepté, mangea des fromages et but du lait. Ce corps qui avait besoin d'un trône pour se reposer, se laissa abattre par la fatigue sur un carré de feutre de berger.

Le pâtre le regarda dormir. Il reconnut en lui un citadin. Et il rit, pensant que la lassitude avait terrassé cet homme de la ville au point que les cris des chiens ne le réveilleraient pas.

Aux approches de l'aube, le roi, dans son rêve, entrevoyait Kegan. Elle galopait sur son cheval sans tourner la tête en arrière. Quand la chaleur du soleil lui ouvrit les yeux, il s'attendait à la voir en chair et en os. Mais le pâtre lui-même était parti. Sherzad était seul.

Le roi sortit de la tente, regarda aux alentours, l'appela sans que rien ne lui répondit. Les moutons s'écoulaient sur les gazons. Deux chiens, postés aux deux flancs, les gardaient. Le roi se rafraîchit à la source qui sortait d'un talus. Estimant que l'attente ne lui apporterait rien, et se souvenant que l'objet de sa tendresse le fuyait, il remonta sur son cheval et lui laissa cours libre.

Les heures passaient. Le temps se gâtait. Des nuages se formaient. Des brouillards semblables à des avalanches roulaient sur les rangs des montagnes.

Des fumées fuyaient sur les terres comme si le soleil les eut fait bouillir. Des mares de froid humide passaient. En marchant, il pensait qu'à coup sûr, Kegan ne prendrait pas le chemin des villes mais suivrait les raccourcis. Il devait donc lui couper la route avant qu'elle passât la frontière. Il regretta à plusieurs reprises de n'avoir pas amené avec lui des forces militaires. Il eut pu, de la sorte, se hasarder à sortir de son pays. Mais cette idée le fit rire tout aussitôt. Qu'aurait-il prétendu conquérir avec des soldats ? Un cœur ! Des gouttes d'eau commencèrent de tomber dont l'une voulait rattraper l'autre, alors que la première prétendait arriver plus vite que sa suivante, sur le sol.

La terre du chemin que la circulation avait pulvérisée, engloutissait ces gouttes, mais peu à peu l'eau l'emporta et un torrent lava le sol, qui entraîna toute la poussière. Sous le ciel noir, dans ce paysage d'un vert si violent qu'il en paraissait bleu, une seule silhouette avançait entre les mains des arbres.

VIII

La Fuite de Kégan

Kégan, tout en fuyant, évoquait ses aventures.

Lorsqu'après ses exploits sur les Tartares, Kégan se fut mis en marche vers Pichder, son cœur se gonflait à la joie des victoires qu'elle venait de remporter sur les Asiatiques.

En approchant de sa dernière étape, elle se redisait qu'elle se dirigeait vers la ville où l'attendait le roi. Mais elle n'oubliait point l'autre absent, Richard, ni la parole qu'elle lui avait donnée.

Avait-elle éveillé l'amour chez ce roi kurde ? Elle l'ignorait. Pensait-elle à Richard ? Aucune certitude en elle ne le lui assurait.

Dans sa généreuse grandeur, elle avançait, sans plus réfléchir. A la dernière étape, des délégations de la capitale vinrent lui soumettre le programme des réceptions. Personne n'essaya de cacher ce qu'on attendait d'elle. Cette armée qu'elle commandait, elle avait l'impression de la posséder. Les visages brûlés et endurcis de ses hommes la considéraient comme leur chef à vie. Chacun d'eux pensait : peut-on mieux remercier cette femme splendide qu'en lui offrant la couronne ?

Et comment ne pas la lui présenter, alors que ces hommes jusqu'ici habitués à commander, venaient de prendre l'habitude de lui obéir ?

Mais hélas, cette vie ne nous donne jamais autant de possibilités que de désirs...

A l'heure dorée où le laboureur engage le soc de sa charrue dans la terre noire, Kegan rassembla les chefs sous sa tente.

Entourée d'hommes à cheveux blancs et de jeunes hommes qu'elle avait fait passer de l'enfance au rang de guerriers, elle leur adressa la parole et s'exprima en mots dont la clarté reflétait celle de son propre visage.

Et elle leur dit :

— Ne vous étonnez pas si votre compagne dans les dangers et les combats vous quitte, en cet instant de paix et au seuil du bonheur. J'ai éprouvé pour votre pays l'amour qu'on éprouve pour sa propre patrie lorsqu'on la voit en danger. Et nous avons mis en commun un grand amour qui nous a tous animés. Mais je ne suis pas une jeune fille libre. Votre roi me fit grâce de la vie. Moi, sur les frontières orientales de sa patrie, je lui ai fait grâce de la défaite. Quelqu'un m'attend, et fort du droit d'une personne qui a reçu ma parole. Je vous ai rassemblés pour prendre congé de vous et pour demander à votre dévouement de me comprendre.

Un calme terrible tomba sur ces combattants. Chacun regardait devant soi. Eux savaient l'amour que le roi vouait à cette femme. Mais pouvaient-ils blâmer une personne qui prétend tenir sa parole ?

On peut en vouloir aux gens qui cherchent dans des discours une excuse à la trahison. Mais que peut-on dire à une femme qui renonce au bonheur ?

Elle leur parut un cultivateur qui abandonnerait une récolte. Vraiment, elle ressemblait à un paysan qui, après avoir fait tout ce qu'il faut pour s'assurer une moisson, quitte le champ.

Les combattants s'entreregardèrent ; mais pouvaient-ils manquer à leur habitude d'obéir à leur chef ?

Elle ordonna qu'on lui amenât son cheval. Ses hommes l'accompagnèrent jusqu'à ce qu'elle les priât de la laisser.

Alors, elle se lança vers l'horizon, accompagnée du soldat des Croisés, fait prisonnier par les Kurdes et que le roi avait mis à son service.

**

Elle franchit les premiers contreforts des montagnes, puis se réfugia dans une forêt de chênes. Elle y attendit l'approche de la nuit. Elle craignait que sa volonté ne fut pas respectée.

Des bruits de cavaliers qui passaient au loin, des chants solitaires arrivaient jusque sous le couvert du bois. L'approche de l'hiver raréfiait déjà la circulation sur la route, d'autant plus que celle choisie par Kegan coupait au plus rapide, par le plus rude.

Quand la nuit fut venue, elle reprit sa marche. Une émotion immense la possédait. La séparation lui pesait, malgré tout. Beaucoup de souvenirs des jours vécus en commun la liait aux Kurdes. Son joli front caressé par l'air nocturne et ses cheveux débouclés par le vent, elle avançait.

A l'aube, une tente apparut, accueillante.

Envahie par le sommeil, la fatigue et la faim, elle se disposait à profiter de cette hospitalité.

Le pâtre se tenait debout sur le seuil. Kegan lui demanda si elle pouvait se reposer quelques instants sous son toit. Il lui répondit qu'un voyageur y avait déjà pris place. Alors, soit parce que, malgré sa fuite, Kegan pensait encore au roi, soit par pressentiment, une émotion pénétra et s'irradia dans l'âme tranquille de la jeune fille comme sur une eau calme où une goutte tombée fait cercle. Le nerf de son cœur palpita jusqu'à faire vibrer ses lèvres.

Tout d'un coup, ne fut-ce que pour défendre son être contre cet émoi qui l'envahissait, elle envisagea que ce pourrait être un passant ou un envoyé du roi. Mais elle continua de parler avec le pâtre. Cette conversation désordonnée lui apprit que son premier mouvement ne l'avait pas trompée et que le dormeur était bien le roi.

En cette terrible occurrence, elle sentit que l'amour, de son souffle chaud, faisait haleter sa poitrine.

La force du cœur, si puissante, lui fit sentir en un instant ce qu'elle n'aurait pu expliquer qu'en plusieurs phrases. Elle éprouva que si dans le calme de la nuit nuit mourante, la portière de la tente se soulevait, si le roi apparaissait, et qu'il lui prît la main, elle ne ferait pas le geste de la retirer. Si de ses propres yeux elle fixait le siens, elle ne pourrait les en éloigner. Les mots qu'il pourrait dire ne deviendraient que les échos de la vouête de son cœur.

Pour la première fois, elle se rendit compte qu'elle fuyait devant une flamme folle.

Mais Kegan était un être de décision. Elle répondit au berger :

— Montre-moi la route.

Par sa subtilité, elle se sentait capable de vaincre les doutes des chemins, mais elle voulait emporter avec elle sa propre trace. Elle offrit au berger de l'emmener. Celui-ci, quoiqu'impressionné par cette voyageuse, objecta qu'il devait surveiller son troupeau.

Le pâtre appartenait, comme tous les bergers kurdes, à une classe de paysans très honorés. Habitué aux dangers de la vie pastorale : les loups, les ours et les brigands, il ne redoutait pas davantage les nuits obscures ou les éclairs. Mais la peur qui bouleverse les couards et la femme qui trouble les vaillants eurent facilement raison de lui. Il sacrifia tous ses moutons au sourire de la jeune fille.

Kegan, suivie de son valet et du berger, s'éloignèrent.

Au bout d'une heure de marche, la jeune fille ordonna à son compatriote de prendre le berger en croupe.

A l'horizon, la nuit devenait trouble. Des filets de lumière glissaient vers la terre. Avant que la clarté ne fut parvenue à tisser son tapis d'or avec les gazons, Kegan avait laissé loin derrière elle la tente.

IX

La Croisée

Vers le soir du quatrième jour de son voyage, en débouchant d'une forêt noire, le roi aperçut la silhouette de deux cavaliers qui, sous le bleu profond du ciel kurde, paraissaient cheminer dans le ciel.

Il ne put même pas concevoir de doute et se dit : Kegan.

Il avait contre lui leur avance et la distance. Mais il fit faire un bond à son cheval. Son émotion se communiquant au coursier, une bête noble sentant les sentiments nobles de son cavalier, l'animal galopa.

Cet élan fut court. La nuit commençait de s'ajouter à l'espace et lui fit perdre de vue les cavaliers. Il se résigna à descendre le talus, franchit un cours d'eau et gagna un raidillon, vers un village agrippé sur une pente.

Le roi parvint, entre des maisons, à celle qui, selon la mode kurde, le plus riche habitant réservait gracieusement aux hôtes de passage. Quelle ne fut pas sa surprise d'apercevoir sur son seuil, le pâtre chez lequel il avait passé sa première nuit !

Il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre ce qui s'était produit. La férocité de sa chance lui procura une nouvelle amertume. Des rêves ne se transforment pas souvent en réalité, mais il se rendait compte que, pour une fois, une réalité devenait un rêve.

Le pâtre lui conta ce qui s'était passé. Le roi s'attrista

de ce que Kegan, le sachant sous la tente, ait eu la force de fuir. Si les nuits sont faites pour le sommeil, celle-ci ferait exception...

Il n'attendit pas le lever du soleil et partit à la poursuite de la jeune fille qu'il espérait rattraper sur la route.

La fraîcheur du matin et son entrain lui rendirent toutes ses forces. Il put parcourir longtemps le chemin. Mais à la fin, sa chance ne voulut plus éprouver sa patience. En doublant un boqueteau, il aperçut dans un terrain parsemé d'arbres, Kegan et son valet, descendus de cheval et conversant. D'instinct, il tira sa monture par la bride, l'immobilisant.

— Est-ce encore pour me fuir qu'elle est venue dans ces parages ? se demanda-t-il.

Il vit bien à l'attitude de la jeune occidentale que telle n'était pas sa préoccupation, et il avança vers elle. Au bruit des sabots du cheval, ou frappée par l'émotion du roi qui vint à elle en avant-garde, Kegan se retourna.

Cette seconde-là parut au monarque plus saisissante que la rencontre d'une grande armée, en pleine guerre. Il sauta à bas de sa monture, à dix pas devant elle. Quand il n'y eut plus entre eux que la distance de deux sabres, le visage de la jeune fille s'assombrit et elle le regarda froidement. Devant ce regard dominant et repoussant, le roi ne put aller plus avant. Il cherchait toujours une lumière dans les yeux de Kegan.

Alors qu'autour d'eux, les fleurs, les gazons, les feuilles des arbres souriant dans leur foi en l'amour, cette jeune fille resplendissante essayait de refroidir l'élan du cœur du souverain.

Le roi s'exaspéra et, oubliant tout ce qui le désavouait, il fit le geste de s'élancer vers elle. Sa poitrine se trouva devant le sabre de Kegan qu'elle avait tiré dans un éclair.

Ils se sentirent séparés par un plus grand précipice.

Jamais il n'aurait cru que la femme qu'il adorait aurait pu le recevoir en lui tendant une pointe d'épée. Envahi par l'étonnement et le chagrin, faut-il dire qu'il ne pensa pas lui-même à son arme ?

Kegan rompit le silence en disant :

— Je vous avais envoyé le message de ne pas me poursuivre. J'avais donné les explications nécessaires au guerrier qui m'accompagna au début de la route. Votre geste signifie que vous exigez de moi de trahir ma parole. Sachez que celui qui en veut à mon honneur devra répondre à mon épée.

Le roi, sans plus rien ajouter, se jeta vers elle.

Du sang jaillit de sa poitrine. Évanoui, il tomba à terre. Quand il revint à lui, il aperçut sur son cœur l'écharpe de la jeune fille. Elle avait fui.

Trois jours entiers, ils demeurèrent au village, avec le valet de Kegan. Le quatrième jour, le roi le congédia et lui remit, pour la jeune fille, l'écharpe tachée de son sang.

X

Richard

L'Orient et l'Occident peuvent être secoués. Des trônes et des couronnes, des cités et des palais peuvent être détruits, mais l'amour survivra toujours.

Lorsque la nouvelle que Kegan avait été faite prisonnière arriva en Occident, le roi aux cheveux blancs rajeunit. Son cœur de père agissait sur son cœur de monarque. Il demanda des forces aux pays alliés et voisins, prit le commandement de cette nouvelle croisade et se rendit en personne en Orient.

Là, on prépara la guerre qui, au retour du printemps, devait sauver Kegan.

Quand Kegan, en fuyant les terres kurdes, pénétra dans le quartier général des Croisés, la première personne qui la prit entre ses bras fut son père. En embrassant sa fille, le souverain jura de faire trembler les racines de la terre.

Une armée fraîche et nouvellement constituée l'entourait. Les vivres abondaient. L'arrivée de sa fille lui parut mériter qu'on accordât du repos à son peuple.

Des réjouissances et des festins marquèrent ce joyeux commencement d'une fin amère.

Richard, guéri de ses blessures, y assistait, et son cœur palpitait.

Deux mystères demeuraient dans cette liesse. Le roi n'arrivait pas à comprendre pour quelles raisons Kegan

avait guerroyé pour sauver la frontière orientale des Kurdes. Richard, lui, ne s'expliquait pas pourquoi Kegan avait refusé de fuir avec le prisonnier, pour le rejoindre. Ce qui le frappait aussi, c'était que Kegan, depuis son retour évitait tout tête-à-tête avec lui.

Le roi, qui avait, déjà, en Occident, consenti au mariage de sa fille avec Richard, estimait maintenant qu'on ne saurait le retarder davantage. A cet avis paternel, Kegan n'objecta rien.

Le roi mit Richard au courant de sa décision et de l'acceptation de Kegan. Mais le jeune Croisé ne montra pas la griserie que l'on pouvait attendre.

De son côté, Kegan refusa de lui accorder quelques instants d'entretien et n'hésita pas à lui dire clairement qu'il devait remettre ce charmant moment d'intimité au jour de leurs noces.

Pendant la nuit, Richard se prenait la tête dans ses mains et constatait :

— Elle a couru toutes sortes de risques pour revenir ici. Elle accepte de devenir ma femme et elle refuse de me voir seul à seul.

Le bonheur laisse l'homme jouer facilement avec lui, malgré que le malheur ne le trompe jamais. Richard crut à une nouvelle bizarrerie de Kegan.

De grands préparatifs animaient la ville. Des caravanes venues de Chine et des envois d'Occident accumulaient les richesses. On remit l'église à neuf et le peuple se prépara à festoyer.

Dieu, en créant l'homme, lui a fixé un certain destin de joies et de tristesses. Mais il a disposé que le cri de souffrance précéderait le rire. L'enfant vagissant se plaint, mais il n'est point sûr qu'il pourra rire.

XI

La course hippique

Cette souffrance d'amour et cette mésaventure du roi eussent pu étonner les chanteurs et les conteurs du pays de Diseyî. Lorsque se refermèrent les lèvres de la blessure que lui avait faite Kegan, son cœur s'agita. Comme tous les malheureux perdus dans les endroits désolés de ce monde, qui ont besoin de pain, sans que rien les puisse distraire de leur faim, le roi ne pensait qu'à son amour.

Les voix menaçantes qui avaient assailli les frontières du pays s'étaient éteintes. Le roi se savait adoré par son peuple qui jouissait, sous son règne, de la prospérité. Mais dans des soirées d'automne, il était demeuré seul en face de son cœur et il n'entendait que lui. Cette tristesse et cette mélancolie, d'ailleurs ne manquant pas de charmes, le plongeaient dans un état propre à émouvoir le plus insensible. Un amoureux qui n'accepterait pas la souffrance de l'amour, serait-il digne du titre d'amoureux ?

Même les poètes épiques d'Erbîl dont les mots d'acier aiguissent des épées, ne pourraient raconter les souffrances du roi. Zenguené qui fournit des poètes plus innumérables que les guerriers, a-t-il jamais vu ceux-ci traduire dans leurs vers une émotion semblable ?

L'âme du roi n'était plus qu'un cri dans la nuit.

Car pour ce monarque, le Kurdistan dont les beautés avaient inspiré tant de poèmes, ne comptait plus désormais aucune belle femme. Pour lui n'existaient plus qu'un trône : cette ville inconnue et une reine : Kegan.

Affaibli par la perte de son sang, le roi s'égarait dans les hallucinations. Il voyait d'abord dans une froide nuit d'hiver où le vent soufflait des bouches des grottes et des rochers, une caravane égarée. Ensuite, des serpents de flammes rouges faisaient pâlir des roses parmi des fumées noires. Et tout d'un coup, sous la tyrannie des bourrasques, la couleur verte caressait le temps et l'accoutumait à rire. Sa souffrance, son amertume et son espoir se poursuivaient l'un l'autre, et, parmi eux, il retrouvait son cœur. Cette rebelle princesse étrangère qui avait agi si durement vis-à-vis de lui, ne parvenait ni à éteindre un feu d'amour, ni à désespérer un homme.

Quoique égaré bien loin du pays kurde où entre les fleurs blanches fleurissent les tulipes rouges, le jeune souverain remonta à cheval pour aller encore plus loin, vers les chemins où les épines blessent les pieds des passants.

Le pays, consterné de la tristesse du roi, lui envoya ses notables en délégation, lui assurant être prêt à tout sacrifice, même s'il s'agissait d'un caprice. Mais ce dévouement n'empêcha pas le roi de penser :

— A quoi me servirait la force quand le cœur défaille!

Pourquoi le roi eut-il accepté escorte ou forces armées, puisque cette jeune fille le fuyait ? Il s'éloigna, seul. Quand son cheval mit ses sabots sur la terre étrangère, il se sentit plus triste encore.

Le roi découvrait un paysage gris et jaune, dénudé, qui ne pouvait pas même se mêler au vent qui passait. Dans ce désert qui ne se colorait qu'en s'appuyant au ciel, il marcha quatre jours durant, ne trouvant sur sa route que des tentes noires et des bameaux aux maisons de boue. Les gens se montraient hospitaliers et il passait les nuits chez eux, essayant de parler la langue du désert (1). Il

(1) Le poète Kurde désigne, par cette périphrase, la langue arabe qu'il cherche à associer ainsi à un terrain dont il a horreur.

trouva parmi eux, guides et interprètes, si bien que le cinquième jour, il parvint à la ville où le père de Kegan avait établi son quartier général.

*
**

C'était une ville riche, à la population douce et gaie.

De se trouver en cette cité étrangère lui parut un conte de fées. Il laissa son instinct l'y guider. Mais découvrirait-il Kegan ? S'il n'y parvenait pas, que lui importait le monde !

Les rues, avec le soir, devenaient calmes. Il abandonna la bride de son cheval et ce fidèle ami le conduisit vers une maison entourée d'un petit jardin. Il noua la bride de sa monture à un arbuste qui flanquait l'entrée extérieure de l'enclos et frappa à la porte.

En pénétrant entre les remparts de la ville, il s'était réveillé. Mais s'il n'avait pas aperçu une lumière filtrer d'une fenêtre à rideaux et tomber sur des platebandes du jardin, il n'eut pas cru la nuit venue.

La porte s'ouvrit. Une femme parut, d'un âge où l'on peut lui parler de toutes ses pareilles sans la rendre jalouse. Deux yeux noirs dans son visage doux et son air distingué donnaient l'impression qu'elle avait beaucoup vécu. Le roi la regarda et lui dit :

— Je m'excuse de vous déranger en pleine nuit. Mais je suis un étranger et je désirerai savoir où je puis me loger.

La vieille femme l'écouta, toute souriante et lui répondit :

— Ma maison est petite, mais je ne veux point ne pas prendre pour hôte ce jeune homme qui vient frapper à ma porte.

Elle lui indiqua l'écurie qui se trouvait derrière la

maison, afin qu'il y conduisit son cheval; le priant ensuite de venir la rejoindre.

Après tant de jours passés en pleine campagne et seulement parmi les hommes, le roi éprouva une grande détente à prendre place à côté de cette femme. D'ailleurs elle se montra vite remarquable par son intelligence et la finesse de son esprit qui entouraient un cœur chaud et tendre.

Ils dînèrent ensemble et causèrent jusque fort tard dans la nuit. Le roi apprit qu'il était l'amphytrion d'une riche commerçante qui avait de grandes relations dans la ville. Cette maison qui portait les témoignages d'une sollicitude féminine, et l'ambiance créée par la conversation de cette dame, permirent au roi de se mettre à l'aise. Il alla se coucher, bercé de mille espoirs inexplicables.

**

Sherzad n'aurait pas été surpris, en se levant, de voir la porte se soulever comme une portière pour laisser apparaître Kegan. Il prit son premier déjeuner en compagnie de son hôtesse. Puis, avec une émotion à côté de laquelle paraîtrait modérée celle des guerriers dans une forêt noire, il s'en alla flâner dans la cité.

Il s'y conduisit aisément à l'aide de la description que lui en avait faite son hôtesse et grâce à son sens de l'orientation. Il décida d'éviter le palais. On aurait pu le reconnaître et le destin pouvait provoquer les meilleures, ou bien les pires des choses.

Trois jours furent employés par lui à errer au hasard des boutiques, du bazar, et des rues. Il en profita pour demander à son hôtesse de lui indiquer une maison où il pourrait sans l'importuner comme il le faisait, prolonger son séjour. Mais sur les instances répétées de la dame, il dut demeurer chez elle.

S'étant fait passer auprès d'elle, dès son arrivée, pour un commerçant, la dame l'entreprit, un soir, sur les affaires. Sa connaissance des tapis, des chevaux et des armes lui permit de feindre encore. Quelle ne fut pas sa surprise d'entendre son hôtesse lui déclarer qu'elle était, ces jours-ci, fort occupée, le palais faisant de grands achats destinés à la princesse.

Ne pouvant commettre l'impolitesse de questionner, le roi se réjouit cependant que pour la première fois, son hôtesse lui parlât du palais et de Kegan.

Malgré que les désirs d'une princesse soient illimités, la façon dont la dame lui décrivit les achats du palais, lui donna de l'inquiétude.

S'agissait-il de l'imminent mariage de Kegan ? Mais cette inconnue le lui aurait dit.

D'autre part, à côté de tant de vertus purement viriles qu'ait pu posséder Kegan, il fallait bien admettre comme naturel qu'enfin la femme s'éveillât en elle et qu'elle demandât à son tour parfums, étoffes de belles couleurs, et bijoux ? Un tissu qui caresse la main ne convenait-il pas à la plus belle des femmes ?

Un matin, son hôtesse lui apprit qu'il devait y avoir, ce même jour, une course de chevaux à laquelle assisteraient le roi, les grands et de nombreux personnages.

Cette cité abritait de nombreux hommes vêtus comme le roi, mais il préféra, pour se rendre à ce spectacle, s'habiller à l'indigène.

Il était résolu à voir Kegan sans plus tarder et il oubliait, devant cette résolution, tous ses soucis précédents.

En traversant à cheval, les rues, il croisa quantité d'hommes et de femmes en habit de fête qui se rendaient à la course.

Lorsqu'il parvint à l'hippodrome, des pelotons de cavaliers faisaient la haie.

En se fauflant dans la foule où l'on parlait toutes les langues, il entendit aussi le kurde. Son destin ne tarda pas à lui faire ouïr la raison de cette fête hippique. Il s'agissait de la première des réjouissances publiques données en l'honneur du mariage de Kegan avec Richard.

Comme un jeune conscrit qui n'a pas encore vu le sang, est pris, devant sa première blessure, de sueurs froides et de tremblements, un malaise l'envahit. Il sentit en lui le désespoir d'un voyageur qui, dans la profondeur d'une nuit, voit s'éteindre l'astre qui l'éclairait.

Il était donc rendu à son obsession. Il devait assister en simple mortel aux fêtes de ce mariage !

En rude montagnard, il ne renonça pas à aller jusqu'au bout.

Les trompettes sonnèrent, des tambours roulèrent, de jolies mains s'agitèrent dans l'air. Des acclamations montèrent. Le roi des Croisés parut, accompagné de sa fille, au visage doux comme la lumière lunaire, et de Richard. Du moins le roi kurde pensa que c'était là ce fiancé de Kegan qu'il avait autrefois combattu sans avoir pu apercevoir son visage derrière le casque.

Malgré la gravité du moment, il ne manqua pas d'observer Kegan qui se trouvait à quinze pas de lui.

Il savait l'expression que prenait le visage de la jeune fille lorsque sous l'émotion, des idées merveilleuses l'agitaient. Or, il ne reconnut pas en elle la gaité de mise dans le visage d'une jeune fiancée. Elle paraissait marcher dans un rêve.

Richard n'avait point l'air de l'homme qui va prendre pour femme Kegan. Aux côtés de cette jeune fille pour laquelle un homme oublie tout, on eut dit que Richard pensait encore aux souffrances des tragédies passées. Le roi se demandait haletant :

— Me tromperais-je ? Pourtant l'évidence est là.

Nul ne se méprend sur une personne qu'il aime, ni sur un visage adoré. Et ce sentiment que Kegan n'était peut-être pas heureuse, le faisait s'écrier : Ah ! Kegan, toi qui m'as éloigné de la vie et rapproché de la mort, comme avec peu de chose tu peux me rendre heureux !

La course commença. Les Croisés accomplissaient de magnifiques exploits sur des bêtes splendides, qui enchantèrent les assistants. La foule était secouée d'émotion. Sherzad, parmi tant d'émois, entendait un cri en soi qui lui disait : rien n'est fini.

Ne se trompait-il pas ?

XII

La fiancée d'Occident

Au lendemain de la grande journée des courses, le petit déjeuner fut pour le roi l'occasion d'effleurer avec son hôtesse le sujet qui lui tenait au cœur. Elle lui demanda ce qu'en voyageur qui a beaucoup vu, il opinait du spectacle de la veille et aussi s'il avait aperçu le plus beau visage du royaume.

Le roi lui répondit :

— J'ai eu l'occasion d'admirer cette princesse et j'ai déjà entendu une véritable épopée d'éloges sur elle... On m'a assuré qu'elle allait se marier prochainement.

— Ne vous l'avais-je pas dit moi-même ?

Le roi était désireux d'entretenir son hôtesse de sa bien-aimée. Comme un jeune amoureux qui diffère de prononcer le nom qu'il a sur ses lèvres, il perdit beaucoup de temps en phrases futiles. Il finit néanmoins par lui demander s'il lui serait possible d'assister à cette noce. La curiosité expliquait ce désir. Son hôtesse ne se doutant nullement des intentions secrètes du roi, répondit de bonne grâce que tout le peuple prendrait part au bonheur de la princesse et que rien ne l'empêchait de se joindre à la foule pour suivre la cérémonie.

— Je n'ai jamais eu l'occasion d'assister à un festin royal, précisa le roi. Je voudrais beaucoup me trouver dans le palais même, pour y être témoin de tout.

Tout en parlant, il observait son interlocutrice, mais ne décela point qu'elle soupçonnât quoi que ce fut.

— J'ai libre accès au palais, répartit-elle. Mais il m'est difficile d'y amener un étranger, sans qu'il montre une permission.

La perspective de se procurer cette facilité déplut au roi. Il n'insista pas et remit à plus tard de demander de nouvelles précisions à sa partenaire.

Tout le jour il tourna et retourna cette question dans son esprit. En errant à travers les longues rues qui aboutissaient au bazar de la ville, ce qu'il poursuivait c'était le chemin qui le sortirait de cette nuit obscure.

Il concevait que personne ne pouvait le guider mieux que cette femme intelligente. Le temps le pressait. Son esprit zigzaguait comme un serpent qui trahit ses propres traces. Qui, mieux que son hôtesse, pouvait entendre d'un imbroglio d'amour ? Seule, la fine perspicacité féminine pourrait découvrir une issue à travers les ombres des portes, entrebaillées, des palais.

Le soir lui apporta l'espoir. Son hôtesse, qui se souvenait d'être mère, réfléchit longuement, puis lui promit de lui accorder ce qu'il demandait.

— Je vous introduirai cette nuit dans le hall du palais, lui dit-elle. Vous vous glisserez derrière un des hauts rideaux d'une fenêtre. De cette cachette, vous assisterez à toutes les cérémonies qui doivent se dérouler dans le hall, situé entre les salons extérieurs et les appartements de Kegan. Vous demeurerez là jusqu'à ce que Richard conduise sa femme au temple de l'amour.

Sa protectrice, dont le cœur avait gardé sa jeunesse, ajouta sans malice :

— Après ce spectacle, je suis sûre que vous allez avoir envie de vous marier. Le jour nuptial est le plus beau de la vie.

Une tristesse passa dans les yeux de la vieille femme. Le roi comprit qu'elle venait de revivre une heure enterrée

sous l'amas des années. La vie cruelle, qui détruit tout, laisse du moins aux êtres la mémoire des événements pour les enchanter, ou les torturer.

Cette nuit-là, le rêve du roi devint vérité. Tourmenté par l'incertitude, il se demanda à lui-même pourquoi il lui tardait tellement d'arriver à l'instant où il serait conduit à sa cachette. Dans cette ville où allait finir tout ce qu'il avait chéri, et qu'il valait mieux fuir, les événements prendraient forcément une tournure tragique. Fallait-il qu'il vît Kegan emportée dans les bras de son mari ?

Il eut envie de reprendre son cheval, de le monter et de disparaître dans le vent. Il pensait :

— Le vent fou est plus tendre que la vie. Il harcèle les fleurs, il secoue les arbres, fait bondir l'eau, mais il cache avec soin pour d'autres printemps les graines pleines de secrets et de futurs parfums.

La vie, pareille à un ravin, voulait l'anéantir. Devant ses yeux, le palais s'animait aux approches du festin. Anéanti par ses propres pensées, il se disait que si on le surprenait, on le conduirait entre des soldats, comme un bandit. Et Richard, entre ses gardes, rirait ironiquement. Le danger ne lui importait pas, mais l'humiliation.

Accoudé à la fenêtre, il regardait la nuit qui lui refusait le sommeil. Il entendait la ville, immense corps, dormir ; et il pensait que Kegan y mélangeait son souffle. Devant cette porte interdite, cherchait-il le bonheur ou la résignation ? Mais la logique l'avait depuis longtemps abandonné. Ce roi sorti de son pays, ressemblait à un lion enfermé en une cage dont il ne verrait pas les barreaux. Comme un pâle espoir dans son deuil, de petites étoiles brillaient dans son immense nuit. Ses yeux, pratiquant une brèche dans les murs du palais, lui représentaient la jeune fille endormie dans son vêtement de soie. Le souffle chaud de la nuit lui parut l'haleine même de Kegan. Après la dureté de sa vie, emplie du bruit des sabots des chevaux,

des lances des guerriers, il aurait bien eu le droit d'avoir un peu de tendresse. Comme des ondes de lumière dorée, les cheveux de Kegan venaient, semblait-il, battre sa poitrine. Il se sentait prêt à sacrifier couronne, pays, richesse, renommée. N'était-ce pas payer assez cher le bonheur ? Son heure était venue de blottir ses yeux dans ceux de Kegan et de méditer en eux, comme s'embrassent au fond des lacs de montagne les cimes les plus élevées. La force de son armée passa dans son sang. Il se sentit capable d'ajouter aux plus hardis travaux de ses ancêtres rien qu'en dégainant son épée, et en se jetant à l'assaut de cette forteresse qui enferma sa bien-aimée.

Ce cœur que la guerre n'avait pu lasser, se sentit soudain fatigué par l'amour.

Comme un mourant, il revoyait sa vie, son pays avec les beautés qu'il lui avait offertes, et l'amour de son peuple. Il entendait le chuchotement modeste des herbes, les chansons des fleurs et les cris des branches, les épopées de guerre et d'amour.

Il était comme un poing qui se casse sur un rocher. Lorsque le sommeil s'empara de lui, il crut voir s'enflammer dans le ciel, des forteresses et des tours.

*
**

Trois fois le soleil éclaira le monde et trois fois la nuit endormit la terre. Le roi passa ces trois jours à entendre le nom de Kegan résonner dans son cœur.

Le jour du mariage, la foule se fit nombreuse. Les rues s'emplissaient de rires. Cavaliers, piétons et passants pouvaient parvenir jusqu'aux portes du palais demeurées ouvertes. Corps et âme, le peuple s'associait à l'imminente cérémonie. Des délégations étrangères apportaient des cadeaux. Le festin était préparé sous les ombres du jardin du palais.

Le roi des Croisés avait pris place sur un trône, ayant à sa droite sa fille et, à sa gauche, son gendre. Richard montrait un visage gai et content. Son bonheur près de se réaliser avait effacé les soucis. Le visage de Kegan respirait le charme. Un air aussi limpide que la lumière elle-même, les entourait. Le roi des Kurdes, incognito, avait pris place à la table dressée pour les grands commerçants de la ville et de l'étranger. Quoique fort éloigné de Kegan et de ses yeux perçants, il distinguait tout. Il s'aperçut que le malaise qu'il avait reconnu chez elle, aux courses, avait disparu. Comme un serpent qui joue avec sa proie, la mort, sans le tuer, le mordait.

Kegan, joyeuse, se préparait à marcher vers le bonheur. La nuit qui allait venir lui paraissait plus brillante que toutes les autres. Richard la prenant par le bras, la conduirait...

Le banquet achevé, un chambellan avertit que le roi des Croisés et la princesse recevraient leurs hôtes. Le roi des Kurdes pensa que, lui, dans un instant se dissimulerait sous un rideau. Dans la densité des assistants il se perdit facilement. Il gagna le jardin et comme convenu attendit, sous une tonnelle, son hôtesse. Elle parut sans retard. L'anxiété nerveuse la rendait presque méconnaissable. Il la rassura et voulut la remercier sans cependant trahir un excès de reconnaissance. Ils purent se mêler aux allées et venues de la foule qui, grisée par la liesse, devenait involontairement leur complice. Un escalier, puis un autre, et un long corridor: le bruit extérieur s'apaisa. Ils entendaient le piétinement de la foule sur le pavé de marbre.

Ils pénétrèrent dans l'immense hall, encore vide. Une lumière semblait, en clignotant, les encourager. La femme lui montra la fenêtre dont les rideaux le cacheraient. Le roi s'y installa, sous une épaisse étoffe indienne, dans la demi-lune de l'embrasure. Il avait sous ses yeux les jardins de devant le palais, les fortifications et leurs fossés. Quand il glissa un regard vers le hall, sa complice avait disparu.

Il regarda vers le dehors. La lune dominait mais les étoiles descendaient jusqu'à la lisière du désert. Le ciel n'arrivait pas à les contenir, de même que les jardins, sous ses yeux, ne pouvaient contenir tout le peuple.

En ce pays ennemi, séparé du monde par un rideau, devant le désert infini, le roi kurde eut pu ressentir de l'effroi. Il n'avait plus sous ses mains ni armée, ni pays. Il incarnait à la fois, le roi, l'armée et le pays. Mais où se trouvait le champ de bataille ? Pouvait-il déchirer le rideau, apparaître et se plaindre de ce qu'on allait emmener une jeune fille vers sa chambre nuptiale ? Ce roi, habitué à agir, était maintenant obligé d'assister aux actes d'autrui. Enfin, des cris appuyés aux murs du palais et des fortifications, commencèrent de s'élever vers le ciel. C'étaient des hymnes religieux pleins d'onction, chantés par des voix parfaitement accordées. Lorsqu'ils s'arrêtèrent, des voix jeunes, d'enfants et de fillettes, se firent entendre. Des jeunes filles agitaient des couronnes de feuillage. Les soldats des Croisés frappaient de leurs armes leurs boucliers qu'ils élevaient au-dessus de leur tête. Les chaînes des passe-mains cliquetaient. Eclairées par mille torches, les ombres des murs tombèrent dans l'eau des fossés, s'y colorant de rouge, et l'éclair des aciers blancs agités devinrent des fleurs sanglantes. Puis les bruits cessèrent et le sable, seul, s'emplit de craquements. Une rumeur commença de gagner le hall. Kegan et son mari entrèrent, et sans tarder, les portes se refermèrent sur eux.

Ils crurent rester sans témoins. De grands candélabres éclairaient le hall comme en plein jour. Les yeux de Richard brillaient davantage que les lumières. A côté de Richard avantageux sous son armure, Kegan, idole vêtue de blanc, attendait qu'on l'adorât.

L'espace qui séparait le roi kurde des jeunes époux ne lui permettait pas d'entendre ce qu'ils disaient. Sa

patience était à bout. D'un moment à l'autre, les mariés pouvaient se diriger vers la chambre. Sans entendre la conversation, il voyait par un court entrebaillement dans les rideaux, Richard rougir sous l'effet d'une contrariété subite. Soudain, la voix de Kegan devint perçante et elle ordonna à Richard :

— Ouvrez la fenêtre. Je me sens fatiguée. Je veux goûter la fraîcheur du soir.

Il s'agissait précisément de la fenêtre qui abritait le roi des Kurdes. Il se demanda s'il allait sauter dans le jardin, ou se montrer. Mais Richard, d'une voix rude, s'adressa à sa femme :

— Pourquoi voulez-vous retarder une heure qui m'est promise ? Kegan, pourquoi vous révélez-vous triste et soucieuse au seuil même de notre joie ? Je m'attendais à ce que vous ne montriez aucun empressement, mais différer vous rend heureuse !

La voix irritée de Kegan reprit :

— Vous me reprochez de vouloir réfléchir un instant dans le vent du soir ? Si j'avais su qu'un époux prétende contrôler même mes plus modestes désirs, j'aurais bien réfléchi avant de me marier.

— Ne me prenez pas pour un enfant. Ce vent du soir est un prétexte. Ne me pressez pas davantage pour dire ce qui vous tourmente.

La voix de Kegan était devenue si âpre que le roi s'étonna.

— Que voulez-vous dire en parlant d'une question qui me harcèle ? répartit la jeune femme, dédaigneuse. Richard, ne vous laissez pas égarer par les vêtements soyeux qui me couvrent. Vous savez bien que j'ai dirigé aussi des armées en bataille... Dites, je suis un peu un camarade d'armes. Le secret qui brûle votre cœur, voyons, dites-le.

Devant cette maîtrise de soi-même et ce mépris,

Richard se trouva désesparé. D'une voix sourde, il murmura :

— Il serait difficile d'ignorer que le roi qui répand la terreur, le souverain de ce peuple sauvage, n'a eu que votre estime !

Kegan cria :

— C'est une honte. J'ai jusqu'au bout tenu la parole donnée. Vous ne considérez donc pour rien le sacrifice que j'ai fait en venant jusqu'ici ?

Richard baissa le ton. Kegan haussa le sien pour lui dire :

— Si j'avais prévu que vous agissiez ainsi, j'aurais accepté l'amour de cet homme noble dont vous dites qu'il répand la terreur. Je n'aurais pas versé son sang et j'aurais accepté son cœur.

Richard la prit par le bras et l'entraîna. Kegan s'écarta, lui lançant :

— Que vous observez mal les convenances !

Richard, perdant la raison, lui déclara :

— Vous avez beau être fille d'un roi, vous êtes ma femme et me devez obéissance.

— C'est ainsi que vous voulez me prouver votre galanterie ? Sachez que ce roi dont j'ai été l'esclave, ne m'a jamais demandé obéissance.

Richard voulut lui imposer silence, mais d'un geste malheureux il la frappa de ses gants qu'il tenait à la main. Outragée, Kegan s'écria :

— Je voudrais bien que ce roi que vous appelez souverain des sauvages soit ici présent. Vous le verriez agir envers moi !

C'était l'appel sacré de Kegan.

Le roi sortit de sa cachette.

Devant cette apparition, les deux époux furent bou-

leversés. Un calme régna quelques instants. La situation ne permettait aucune explication. Des mots plus brûlants que le feu, plus effilés que des poignards, mirent aux prises ces deux hommes. Deux épées brillèrent.

Un combat sans merci s'engagea.

Kegan, habituée à ne pas se laisser émouvoir par les larmes ou les lamentations, fixa ses yeux sur cette tragédie. Il s'agissait d'un enjeu plus fort que la vie : l'amour.

Un coup porté par le roi kurde de son côté droit contre la poitrine de Richard, perça le cœur de son adversaire. Un nouveau cri retentit dans la nuit de l'amour. Un nouveau sourire parut sur les lèvres du monde. Aux mains du roi, l'épée ensanglantée. Sur les marches : le corps traversé de Richard. Sous la voûte : un deuil. Mais Kegan demeurait.

L'avenir moral du roi tenait à une seconde et son destin à un mot.

Kegan lui ouvrit ses bras, semblables aux ailes des anges.

La même nuit, un coursier courant sur la longue route conduisant au pays des Kurdes, emporta ces deux personnages appartenant à deux grands peuples, unis désormais par le plus beau des sentiments.

Le fils qui naquit des amours du roi et de Kegan, fut le principe d'une nouvelle dynastie célèbre dans l'Histoire des Kurdes sous le nom de Bâbân.

Seuls, les gens qui aimèrent peuvent savoir le bonheur que Kegan et le roi purent éprouver. Nous le souhaitons à ceux qui ne l'ont pas encore senti.

(FIN)

Traduit du Kurde

par l'EMIR KAMURAN AALI BEDIR-KHAN

et ADOLPHE DE FALGAIROLLE.

IMP. LOUIS JEAN — GAP
PÉRIODIQUES — PUBLICATIONS
BUREAU : PARIS, GRENOBLE, CASABLANCA

Œuvres

d'Adolphe de Falgaizolle

Le Graduel Passionné - II, poèmes, avec monotypes de Combet-Descombes (Audin, Les Deux Collines, Lyon). Épuisé.

Valencia, roman (Flammarion; 6^e mille).

La Dame de Brocart, nouvelle (Les Œuvres Libres).

La Quitandera, nouvelle, id.

Un Catalan Pur Sang, nouvelle, id.

Amour six cylindres, Mercure de France.

L'Espagne en République (Fasquelle, 5^e mille).

Voluptés du Silence, poèmes (Debresse, 1936).

TRADUCTIONS

DE L'ESPAGNOL EN FRANÇAIS: *Le Cirque*, par Ramòn Gòmez de la Serna (Kra, 8^e mille). Edition de luxe, illustrations de Vertès (Trémois) épuisée. — *Le Fils de la Nuit*, par José Francès (L'Intransigeant). — *Le Patio des Fous*, par Uslar Pietro (Fayard). — *L'Intellectualisation de l'Art*, par Luis D. Cruz Ocampo (Ed. Latines).

DU CATALAN: *Comédies*, de Carles Soldevilla (divers éditeurs). — *Comédies*, de Luis Masriera (Id.). — *Le véritable Visage du Poverello* (Ed. Latines).

DU FRANÇAIS EN ESPAGNOL: *El Nino Rubio*, par Fernand Divoire. — *Una Noche...*, par René Bizet. — *El bagagemaster*, par Gaston Picard (Parus dans la Novela Semanal, Madrid). — *La Vuelta al mundo en zepelin*, par Léo Gerville-Reach (Cervantès).